

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 146.

LITTRÉ POÈTE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 31 Mars 1933

PAR

Jean FILEYSSANT

MÉDECIN COLONIAL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Né à FOULEIX (Dordogne), le 5 mai 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur	Président.
		CREYX, professeur	Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 146.

LITTRÉ POÈTE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 31 Mars 1933

PAR

Jean FILEYSSANT

MÉDECIN COLONIAL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Né à FOULEIX (Dordogne), le 5 mai 1908.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur	Président.
		CREYX, professeur	Juges.
		PIÉCHAUD, agrégé.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurq. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	N.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Accouchements.....	PERY.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....			MM. CABANNES.
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.			N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			GOURDON.
id.....	Clinique dentaire.....		DELGUEL.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A MA MERE

A MA FAMILLE

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

LITTRÉ POÈTE

INTRODUCTION

Emile Littré est né à Paris, rue des Maçons-Sorbonne, au n° 3, le 1^{er} février 1801.

Ses parents, par l'éducation qu'ils lui donnèrent, eurent sur lui la plus heureuse influence et la plus profonde.

Son père est à cette époque chef de bureau dans les Droits Réunis. Passionnante figure, qu'il est curieux de retrouver en cette vie bornée de fonctionnaire. Rien ne l'y a préparé, ni sa vie agitée par l'aventure, ni son esprit fier, si épris de liberté. Mais le temps n'est plus des espérances folles en la Révolution, Bonaparte grandit, Brumaire est proche et il faut vivre. Tout jeune, un jour où il est trop las d'une belle-mère qui sait si bien ne pas l'aimer, qui le harcèle de sa criaillerie, de sa mauvaise humeur, il fuit la Normandie, le petit atelier paternel d'orfèvrerie. Quelle magnifique aventure aussi que de vivre en ce Paris de 1791 ! Il a 19 ans. Il est très fort, très robuste. Son éducation soignée dépasse de beaucoup celle du fils d'un artisan. Les récits des voyageurs, des émissaires, sont parés comme des contes. Ce passionné vit depuis trop longtemps dans sa croyance d'homme jeune; pris à son tour d'une véritable frénésie d'action il est bientôt affilié aux partis les plus avancés.

Hélas ! l'orfèvrerie n'est pas un art du temps. Son père est dans le besoin. Il s' enrôle dans l'artillerie de marine pour envoyer à Avranches la prime de son engagement. Emile Littré, beaucoup plus tard, en faisant allusion à ces souvenirs, se félicitait que son père eût embarqué en 1791 et « qu'il eût été sauvé du péril de prendre part aux violences du temps ». Onze ans plus tard, il revenait, après avoir couru les mers du monde, aussi pauvre que le jour de son départ. Il se marie et entre, malgré sa répugnance, dans l'Administration. Il devient chef de bureau. Sa probité inflexible arrête bientôt sa carrière. Il n'est pas de ceux qui se laissent acheter. Au reste, il avait trouvé la libération spirituelle dans l'étude et chassé ainsi la hantise de l'action. A 45 ans, il eut le courage de refaire à fond son éducation classique. Il apprend le grec et même le sanscrit. Il prenait en toutes choses la vie au sérieux. Opposé aux croyances théologiques, il s'était jugé, devenu père de famille, responsable de ses opinions à l'égard de ses enfants. Il avait dès lors de nouveau étudié la question des croyances, ce qui n'avait pu l'y ramener. Il réunissait dans sa maison ses amis : Vatar, l'imprimeur du *Journal des hommes libres*, supprimé par Bonaparte; même des conspirateurs : Aréna-Denneville, le philosophe bien oublié Segond, auteur du *Sensitivism*, et Dulauré, l'historien de Paris. La Révolution déjà lointaine, ces hommes restaient fidèles aux idées de leur jeunesse, Segond et Dulauré, autrefois divisés, s'étaient réconciliés dans la haine des nouveaux pouvoirs, et pourtant le philosophe de la Montagne avait voté la mort de l'historien du Marais, qui n'avait échappé qu'à grand peine à la sentence.

Lorsqu'ils se retrouvèrent, il y eut certes un moment d'embarras, puis Dulauré convint que si les hommes du Marais avaient été les plus forts ils n'auraient pas traité autrement ceux de la Montagne. Toute froideur disparut.

Victor Littré admirait toujours l'œuvre de Robespierre. Il donna à son fils aîné le prénom de Maximilien, en même temps que celui de Paul et d'Emile.

Ces souvenirs, cette passion de la liberté, ne le détournèrent pas de l'œuvre qu'il avait entreprise : l'éducation de ses fils.

On retrouvait du côté maternel les mêmes traditions, les mêmes sentiments. Le grand-père Johannot, fabricant de papier à Annonay, fort attaché aux Jacobins, était devenu maire de Saint-Etienne. Mais bientôt des luttes sanglantes s'engagent dans le Midi. Johannot est arrêté et emprisonné à Lyon, au moment même de la révolte de cette ville. Sa fille vient habiter près de la prison. Chaque jour, en de navrantes visites, elle apporte l'aide de sa vaillance à son père et à ses amis, si près de l'échafaud. Elle ne quitte la place qu'à la vue des soldats de la Convention investissant la ville, pour aller dans son pays exhorter les paysans à s'armer. Elle les conduit elle-même, nouvelle héroïne, au camp de Dubois-Grancé.

A l'annonce de la reddition de la cité, de la délivrance des prisonniers, elle se hâte sur la route, vers le père enfin sauvé. Sa mère la suit, toute haletante, tout épuisée, mais l'horrible angoisse des jours passés est maintenant si lointaine, encore que si près de revenir. Un passant leur annonce la mort en prison de Johannot. La vieille mère ne peut faire un pas de plus. La fille, elle, veut retrouver, revoir le corps de son père. On la voit, cheminant en larmes au long de la route, et, soudain, son père vivant et délivré venant vers elle. Après le 9 thermidor, Johannot est emprisonné de nouveau, livré aux compagnies du Soleil, assassiné dans la rue. Sa fille se précipite alors sur le corps de son père; dans l'exaltation de sa douleur, elle demande vengeance au peuple.

Cette pauvre jeune fille désespérée devenait bien dangereuse pour l'ordre public. Les autorités donnèrent l'ordre de l'arrêter. Toute sa vie elle garda, avec sa foi républicaine, l'empreinte de ces terribles événements. On le vit bien, le jour du Cap d'Etat de brumaire, quand, au milieu du silence général dans le jardin des Tuileries, elle interpella violemment un député de son pays qui n'avait pas défendu

assez énergiquement l'Assemblée. Sainte-Beuve nous l'a dépeinte d'après Emile Littré : « C'était une figure antique, habillée le plus souvent non comme une dame mais comme une servante, en faisant l'office au logis; la femme de ménage parfaite, une mère aux entrailles ardentes, et avec cela douée d'une élévation d'âme et d'un sentiment de la justice qu'elle dut transmettre à ce fils dont elle était fière et jalouse. Il tient beaucoup d'elle, pour le moins autant que de son père. » Après de tels parents, dans ce milieu austère et républicain, Emile Littré grandit. Dans le calme d'une vie domestique sans heurts, au rythme sévère de la maison, son esprit de tout petit prenait de cette rigidité presque excessive sa manière d'être future par ce que des gestes imposés à l'enfant, des actes familiaux contemporains, il reste de définitif. Son père lui impose une rude discipline de travail, marque de sa propre vie.

Tout prenait la forme de l'étude; les récréations mêmes, sous les arbres du grand jardin, étaient savantes.

Emile Littré suivait les cours du Lycée Louis-le-Grand comme externe. Ses condisciples, qui étaient Burnouf, Hachette, Barthélemy-Saint-Hilaire, devinrent ses amis.

Les succès de fin d'année étaient prodigieux. Il remportait tous les prix de sa classe. La première question des parents au retour du collège était : « Quelle place as-tu ? » « Rien ne le distrayait d'apprendre », dit Sainte-Beuve. La stimulation paternelle constante ne pouvait être seule en cause. Il fallait aussi la passion de l'étude et l'habitude du travail — presque l'instinct du travail — avec un esprit puissant, servi par un corps robuste. Un esprit de sa trempe seul pouvait tenir sans aller en cette rêverie des adolescents trop poussés à vivre avec les fantômes trop familiers des idées reçues, trop indistincts aussi. Nulle trace chez lui de cette mobilité des idées, de cette fugacité de l'attention, exutoires naturels si précieux dans le jeune âge, et cependant il ne se dédoublait pas, il ne devenait pas le témoin précocement attristé de sa vie intérieure, perdant la volonté même de l'effort dans une ana-

lyse trop précoce et trop profonde. En fut-il toujours de même?

En rhétorique, en 1819, il eut tous les prix du collège, plusieurs au concours. La dernière des années, le nombre des volumes obtenus en prix dépassait de beaucoup cent ouvrages. Il fit une année de mathématiques. Il sortait du collège avec un fonds très solide et très étendu de connaissances. Il savait le grec et le latin. Il possédait à fond l'allemand, l'anglais et l'italien, « et ces diverses langues, il les savait assez, remarquez-le, pour écrire dans chacune et pour y composer même des vers. Il aimait ce dernier genre d'exercice ».

Surtout, il avait acquis un esprit très curieux, disposé à considérer sa vie scolaire uniquement comme un noviciat et un apprentissage de la science.

Et maintenant c'était l'inconnu redoutable de la vie.

« La vie, disait-il, dans les confidences des derniers jours, c'est pour quelques-uns un roman bruyant et éclatant, pour la plupart une humble nouvelle. Au début de la jeunesse, on cherche l'emploi de ce que l'on sait et de ce que l'on peut, de ses aptitudes et de son caractère. Cela trouvé (quand on le trouve), on se case, on se marie, on travaille, on a des succès, des revers, on éprouve quelques joies, on pleure souvent; et puis, tout surpris, on s'aperçoit qu'on est vieux, très vieux et que l'écheveau de la vie est bien près d'être dévidé, et l'on se surprend à dire, comme Voltaire octogénaire : « Quand » j'étais à l'âge heureux de soixante-dix ans... ».

Il hésita quelque temps. Il avait l'idée de se présenter au concours de l'Ecole polytechnique. Un accident de santé — au cours d'une partie de natation, en plongeant, il s'était démis une épaule — l'en empêcha. Il était le premier partout, « aux exercices corporels comme à ceux de l'esprit, aux barres et à la natation; d'un jarret d'acier, d'un poignet de fer, il était capable de lever à bras tendu une chaise qui portait un de ses camarades âgé de 19 ans.

Rien de gracieux, mais la force même.

Nous le trouvons pendant deux ans secrétaire auprès du comte Daru.

Sans doute, à cette époque, n'avait-il su encore choisir sa voie. Il continuait cependant d'étudier, un peu las de ne point avoir de but bien fixe vers lequel, de toute sa volonté, de toute sa puissance de travail, il eût tendu son esprit. Le comte Daru, esprit distingué, ancien administrateur de la guerre sous Napoléon, éprouvait comme un scrupule d'employer une si belle intelligence à de petites besognes. « Votre fils, écrivait-il un jour au père de Littré, vaut mieux que ce que je lui fais faire. Donnez-lui une carrière; quelle qu'elle soit, il réussira. »

En 1821, il se mit résolument à la médecine, sur les conseils de son père.

Dès lors, il se consacre presque exclusivement aux études médicales, trouvant cependant la possibilité de suivre avec Barthélemy-Saint-Hilaire des leçons de sanscrit, établissant ainsi les premiers fondements de sa science philologique, et les plus solides.

Avec l'assiduité, la ténacité, qui sont sa marque, il suit le cycle de la formation médicale. Souvent, le soir, on dînait alors vers 4 h. 30, il allait avec Barthélemy-Saint-Hilaire au Jardin des plantes pour herboriser.

Durant le trajet, il parlait peu, tout occupé de ses classifications botaniques. Les passants, ceux de la rue, sortaient de leur indifférence devant ce jeune homme au large front penché, aux cheveux noirs rejetés en arrière, si sérieux et si grave. Aucune grâce, certes, dans ce visage rasé, au nez puissant, mais, sous des sourcils en broussaille, de grands yeux, de très beaux yeux pleins de lumière, de vérité, de rêve parfois. Son allure comme son esprit le faisaient dominer ses condisciples.

Il avait conservé de ses études classiques, de ses succès de collège, ce goût de l'honneur d'être le premier partout. Il devint successivement externe et interne des hôpitaux (1826). Il s'était lié intimement avec des jeunes gens de la plus haute

distinction, ses collègues Michon et Natalis, Guillet, Gervais. Selon ce dernier, « à tous, il inspirait plus que de l'estime, du respect ».

De jeunes médecins déjà en renom, Bouillaud, Andral, fondent un nouveau *Journal hebdomadaire de médecine*. Ils prennent comme collaborateur ce tout jeune interne.

Il était traité par les maîtres comme un égal. Sa carrière semblait définitivement tracée, sa vie fixée.

En 1827, il avait ses seize inscriptions de médecine quand son père mourut. Il se préparait alors à passer ses derniers examens. Cet événement changea sa position et l'obligea de pourvoir non seulement à sa subsistance, mais aussi à celle de sa mère et de son frère.

« J'ai beaucoup écrit sur la médecine, disait-il, articles de journaux, articles de dictionnaires, monographies sur le choléra, édition d'Hippocrate; j'ai vécu dix ans dans les hôpitaux comme externe, comme interne, comme disciple assidu à la visite de M. Rayer, et cependant je n'ai passé aucun examen, n'ai aucun titre médical et ne suis pas docteur. » (Les internes passaient leur examen définitif seulement à la fin de leurs études.) Il devait vivre, il donna jusqu'en 1831 des leçons de latin, de grec.

Il jugea qu'il devait renoncer à l'avenir médical. Il ne voulait pas grever son avenir en s'installant médecin à Paris, « installation dispendieuse et toujours incertaine ».

Ses amis, cependant, le suppliaient de ne point abandonner la carrière médicale. Hachette lui offrait son aide, son maître Rayer aussi, le laissant absolument libre de rembourser plus tard, à son gré. Il semble qu'il y ait là, dans ce caractère d'une moralité si profonde, « quelque-une des difficultés secrètes qui sont les scrupules des consciences délicates ».

Et cela fut sans doute une crise de conscience, la première de celles qu'il connut au cours de sa longue vie. Sainte-Beuve nous dit : « Dirai-je toute ma pensée? Quand les stoïciens se mêlent d'être modestes, on ne peut savoir à quel point ils le sont et quel degré de scrupule et de raffinement ils portent

dans cette vertu d'humilité, et même à leur insu quelquefois. J'ai beaucoup étudié les Port-Royalistes, ces stoïciens du christianisme. Eh bien! parmi eux, combien en ai-je rencontrés qui, purs, éclairés, savants et fervents, tout nourris de la moelle sacrée des Basile et des Chrysostome, capables d'être prêtres et des meilleurs, n'osaient pas prendre sur eux le ministère de l'autel et se rabattaient à ne vouloir jamais être que diacres ou acolytes... De même, j'imagine cette âme austère et modeste de M. Littré, qui s'est montrée égale à l'interprétation du plus grand des médecins de l'Antiquité et à l'intelligence de cette royale nature d'Hippocrate, se rabattant volontiers à n'être qu'un des derniers de son ordre, un officier de santé pendant ses mois d'été à la campagne. Jouissance intime et sobre, non exempte de privation, d'autant plus voisine de la conscience et qui fuit les orgueilleux vulgaires. » Touchant de très près ce problème psychologique, Sainte-Beuve semble cependant peut-être l'avoir porté sur un autre plan. Nous aurons du reste, au cours de l'histoire de sa vie, à déterminer la cause de crises semblables.

Cependant, par une ténacité d'esprit qui le portait à ne vouloir perdre en l'abandonnant les fruits d'une étude commencée, il continua à suivre en disciple bénévole les cliniques de M. Rayer à la Charité. Dans la suite, il ne pratiqua la médecine que par hasard, dans le petit village où il habitait l'été, à Mesnil-le-Roi, ou il lui arrivait de donner à l'occasion quelques soins gratuits et très recherchés aux paysans ses voisins. Avec quelle sensibilité il en parle : « Prudent et réservé, j'ai certainement été utile à ces paysans, et de cette utilité j'ai obtenu la meilleure des récompenses dans leur reconnaissance, manifestée par un bon vouloir constant et au besoin par des services. Là aussi j'ai éprouvé pour ma part combien la médecine peut causer d'angoisse quand, dans un cas grave où il y va de la vie et de la mort, l'incertitude du diagnostic ou du traitement et la crainte de s'être trompé suscitent de cuisants regrets qui ressemblent à des remords. Il n'y a point de parité entre la responsabilité

du médecin et son pouvoir, l'une est grande et l'autre est petit, et c'est justement à cause des limites où ce pouvoir est résumé que, bien qu'il soit très facile d'en laisser perdre une parcelle, la moindre parcelle perdue cause une poignante anxiété. » Dans une autre préface, celle du livre d'Eugène Noël : *Mémoires d'un imbécile*, on est tout surpris, à lire ses préfaces, ses notes, de constater que c'est un des hommes de son époque qui s'est le plus volontiers commenté dans de pages très dispersée, un peu perdues dans l'énorme ensemble de l'œuvre. Quand on les réunit, on est tout étonné de voir quel jour elles projettent sur sa vie morale et intellectuelle. On possède alors comme des mémoires dispersés, formant un ensemble tel cependant que c'est presque une autobiographie. Il y a un magnifique passage sur le bienfait moral et intellectuel de ses études médicales : « Je ne troquerais pas contre quoi que ce soit cette part de savoir que j'ai conquise par un labeur persistant. Pour l'homme qui ne craint pas de compatir avec les lamentables misères de la nature humaine, soit qu'elle se montre pâle et défigurée sur la table d'amphithéâtre, ou que, dans un lit d'hôpital, elle demande secours contre la douleur et le danger, peu d'enseignements valent celui-là. J'ai touché à bien des points dans le domaine du savoir, aucun ne m'a désintéressé de la médecine, des recherches qu'elle poursuit et de la contemplation de cette pathologie, inévitable tourment des êtres vivants, sur laquelle il est si beau et si difficile de remporter de notables victoires. »

C'est à ce premier goût, à cette véritable vocation, qu'il conserva à travers les études et les occupations les plus différentes, que se rapportent les travaux nombreux qui le signalèrent à l'attention jusqu'à lui ouvrir plus tard les portes de l'Académie de médecine. Mais déjà, si l'on n'y prenait garde, l'œuvre nous ferait oublier l'homme et la vie.

En 1830, au mois de juillet, toute la génération des hommes jeunes, tout ce qu'elle avait en elle de meilleur, d'intelligent, dans le monde de l'élite, se lève ardente à l'annonce de

la Liberté! Littré était de ceux-ci. Il fait le coup de feu dans la cité, toute la journée du mercredi 28, le long du quai Napoléon. Il était, il restera toujours fidèle aux principes familiaux, les siens. Et le lendemain, jeudi, c'était le convoi sinistrement désolé d'un jeune homme très généreux blessé à mort, Farcy, remontant vers la maison de Littré, lentement, au milieu d'une foule de peuple respectueuse et émue, comme elle sait l'être parfois. Il avait voulu l'éloigner de la tourmente pour qu'il meure dans la paix. Il avait été, avec Hachette, un des porteurs de la civière, pan de volet d'une boutique.

Quel enthousiasme, pour les idées comme pour l'action! La puissance et la profondeur de leur vie faisait passer ces jeunes hommes des études les plus austères à la lutte dans la rue meurtrière, par générosité surtout, sans doute, pour les humbles, par foi aussi en un avenir de liberté. Et cela aussi, nous l'avons aujourd'hui perdu.

Cependant, en 1831, Emile Littré était devenu rédacteur au *National*, simple traducteur de journaux étrangers. « J'étais heureux, dit-il, avec une philosophie résignée, j'avais libres les matinées que j'employais à suivre l'hôpital, et je passais mes soirées dans d'autres études diverses. » Il resta trois ans obscur, en ces ternes fonctions. Cependant, il avait l'occasion d'écrire parfois des articles de variétés.

Au début de 1835, il écrivait ainsi un article sur un discours de W. Herschel, fils de l'astronome, sur *l'Etude de la philosophie naturelle*. Armand Carrel fut frappé du talent qui s'y révélait et il écrivit à la mère d'E. Littré une lettre que celui-ci garda plus de quarante ans en portefeuille et qu'il ne voulut publier que sa carrière terminée. « C'est à vous, Madame, disait Armand Carrel, que je veux faire compliment de l'admirable morceau qu'Emile nous a donné ce matin dans le *National*. Je sais que je ne peux lui faire de plus grand plaisir que de vous en faire à vous-même, et les éloges que sa modestie ne recevrait pas de moi, il m'en saura peut-être un peu plus de gré s'il sait qu'en passant par

vous ils ont pu vous donner un instant de jouissance maternelle. Dites-lui, Madame, qu'il est notre maître à tous, que je ne sais à Paris personne capable d'écrire son article sur Herschel, et que je rougis de m'être donné pendant trois ans comme rédacteur en chef d'un journal dans lequel il se contentait d'une tâche si au-dessous de son savoir, et d'un talent pour le moins égal à ce savoir... Je ne mesure la hauteur à laquelle est parvenu notre bon et modeste Littré, par un travail solitaire, inaperçu, infatigable, qu'en m'avouant ma propre ignorance sur tant de matières qu'il traite en se jouant, avec une supériorité si grande. » Cette très belle lettre d'un noble esprit, annonciatrice de l'avenir, mettait enfin Littré à sa vraie place.

Dès 1830, du reste, le libraire Baillière lui avait demandé de faire une traduction nouvelle d'Hippocrate. C'est dire l'idée que l'on se faisait de lui. Il prépara longuement le traité conclu avec le libraire seulement en 1834, l'édition et la traduction, qui parut de 1839 à 1861. Le premier volume, sa magnifique introduction, annoncèrent la venue d'un vrai savant. Dès lors, le monde scientifique tout entier avait les yeux fixés sur lui.

Cependant, à travers les obligations que son manque d'argent lui imposait, il publiait un grand nombre de travaux, tous remarquables. Il publie une monographie sur le choléra en 1832 (*Gaz. méd.*, 1832).

Au lendemain même de la révolution, dans le *Journal hebdomadaire de médecine*, il publie un article de critique à propos de l'influence mauvaise que la métaphysique a eue sur les études physiologiques. Il combat les vitalistes convaincus de la possibilité de l'intelligence, de ses progrès même sans le cerveau. Dans le même journal, il publie des études historiques sur le *Système de Van Helmont*, sur *Cullen*, sur le *Brownisme*.

Au *National*, il donne des articles de pathologie mentale sur le *Démon de Socrate de Lélut* (1836) et sur l'*Amulette de Pascal*, du même auteur (1848). Il publie dans le même jour-

nal, des comptes rendus très détaillés sur le *Traité de l'hérédité de Lucas*, sur le *Traité d'anatomie de Jacob et Bourgeny* (1836-1837), sur la *Contagion de la morve chevaline* (1840), sur l'*Anatomie comparée du système nerveux de Leuret*, sur l'*édition de Celse de des Etangs* (1846).

Il se révèle un maître dans l'art de la vulgarisation scientifique, sans cependant retrancher de la science ce qui est ardu et difficile. « L'Isis des Egyptiens, disait-il, symbole de la nature et de sa science, était représentée à Saïs couverte d'un voile que nul mortel ne pouvait soulever. L'esprit mûri et la main ferme des modernes ont écarté plus d'un pli de ce voile, mais quiconque veut entrevoir le visage de la déesse, ne doit pas craindre la sévérité qui appartient à toute beauté intellectuelle. »

Entre temps il écrit dans la *Revue républicaine* sur les *Recherches sur les ossements fossiles de Cuvier*, sur les *Nouvelles recherches des géomètres sur la chaleur de la terre* (1834).

Dès 1836, il collabore à la *Revue des Deux-Mondes*, qui eut la primeur de ses études de toxicologie historique et d'épidémiologie : *Les grandes épidémies* (1836), *La vérité sur la mort d'Alexandre* (1853). En 1837, il fonde une revue médicale, l'*Expérience*, avec Dezeimeris, le savant bibliothécaire de la Faculté. Cependant, il était collaborateur assidu de la *Gazette médicale de Paris*. En 1848, il traduit l'*Histoire naturelle de Pline*. Il poursuit ce travail par probité. « Que de bêtises, que de niaiseries il nous raconte, disait-il à son ami Barthélemy-Saint-Hilaire. Si j'osais; je renoncerais à continuer ce fastidieux travail. Mais j'ai promis de le livrer à mon éditeur, et je dois tenir parole. »

En 1851, il revoit, annoté et préfacé, « avec l'assentiment de tout ce qui compte dans la science », la traduction du *Manuel de physiologie* de J. Muller de Berlin. Il écrit en tête de cet ouvrage une préface philosophique où il assigne à la biologie et à la physiologie leur véritable place dans l'ordre des sciences.

Puis, en 1853, il procède au point de vue positiviste à la refonte du *Dictionnaire de médecine de Pierre Nysten en collaboration avec Ch. Robin*.

Entre temps, il envoyait de la copie au *Dictionnaire en 30 volumes*, où il écrivit plusieurs articles : l'article *Cœur*, qui fut dicté en une nuit au Docteur Bloche. (Celui-ci avait été chargé de compiler les auteurs anglais. Son travail terminé, il demanda à Littré comment se partager la besogne définitive. « Eh bien ! si vous voulez, lui répondit Littré, mettez-vous à votre bureau et je vais vous dicter. »), et ceux qui suivent : *Asthénie, Bile, Cancer, Catarrhe, Dothiénentérie, Fièvre, Embarras gastrique, Hydropisie, Fièvre jaune, Fièvre larvée, Fièvres intermittentes, Maladie, Peste*. Il n'avait certes pas choisi parmi les plus simples.

Dans la *Revue de philosophie positive* qu'il fonda en 1837, il donne un très beau diagnostic de la mort d'Henriette d'Angleterre (1867). Pour lui, elle a succombé à une hémorragie foudroyante d'ulcère gastrique. Il donne au *Journal des Débats* de nombreuses études sur l'histoire médicale. *La science en Occident avant l'introduction des livres arabes*. Il y expose les recherches de Duchenne, de Boulogne, sur l'*Electricité physiologique et thérapeutique* (1853), une notice sur *Magendie* (1856), et la notice : *De la doctrine médicale connue sous le nom d'organicisme*. Depuis 1854, il était rédacteur au *Journal des Savants*.

A cette époque, il écrivit pour *les Sciences occultes et la magie*, d'Eugène Salberte, une introduction de 60 pages où il ramène à la médecine une série de phénomènes plus ou moins étranges, qu'on avait cru longtemps d'ordre surnaturel.

Littré a rassemblé un certain nombre de ses articles médicaux en un livre précédé d'une très intéressante préface, intitulé *Médecine et médecins* (1872), et un autre : *La science au point de vue philosophique*.

En 1858, l'Académie de médecine le recevait comme membre associé libre. C'est dire l'influence que son œuvre médi-

cale avait pu avoir et le succès qu'elle avait remporté auprès du monde savant.

Et cependant, au dire de Sainte-Beuve, ces divers travaux « n'étaient que des accessoires et des hors-d'œuvre ».

Ces accessoires eussent suffi à remplir l'activité d'un autre homme. Il fallait bien être E. Littré pour poursuivre en même temps l'immense travail que lui donnait sa traduction d'Hippocrate.

Ce qu'il voulait, c'est que les œuvres d'Hippocrate « puissent être lues et comprises désormais comme un livre contemporain ». Il devait mettre vingt-cinq ans à publier en entier l'œuvre immense, en 10 volumes in-octavo (1839-1862). Avec toute la rigueur de l'érudition et de la critique — celle de son esprit — il élimine tout ce que la tradition populaire ajoute aux détails des plus anciens biographes, toutes ces lettres, ces pièces plus ou moins apocryphes, plus ou moins inspirées de récits véridiques.

Nombreux sont ceux qui ont regretté de ne point trouver en quelques pages vivantes un portrait largement brossé, un portrait « du vieillard divin, dans sa ligne idéale, tenant en main le sceptre de son art, le sceptre entouré du mystérieux serpent d'Épidaure, un Hippocrate environné de disciples, au lit du malade, le front grave, au tact divinateur, au pronostic sûr et infaillible, juge unique de l'ensemble des phénomènes, en saisissant le lieu, embrassant d'un coup d'œil la marche du mal, l'équilibre instable de la vie, prédisant les crises, maître dans tous les dehors de l'observation médicale, qu'il possédait comme pas un ne l'a fait depuis ».

« On ne doit pas aller là, dit Littré, pour apprendre la médecine, mais quand on est pourvu d'une instruction forte et solide, il faut y chercher un complément qui agrandisse l'esprit, affermisse le jugement, excite la méditation, genre de service que tous les livres ne rendent pas. »

Certes, Littré, avec le positivisme de son esprit, l'organicisme poussé alors à fond, était sans doute en face du

vitalisme, de la synthèse hippocratique, peu enclin à trouver chez lui un enseignement. Il ne pouvait cependant passer la profondeur de ces années d'observation si intuitive, concentrées, en ces aphorismes, restés vrais autant que célèbres.

Dans ses préfaces, celle de *Médecine et Médecins*, dans des articles nombreux, jusque dans le recueil intitulé *Conservation, révolution et positivisme*, il éclaire sa pensée médicale et il glorifie le positivisme qui a permis d'établir le lien entre la pathologie et la physiologie.

« La médecine, dit-il, dans *Médecine et Médecins*, au moment où j'en commençai l'étude, subissait dans sa doctrine un amendement considérable. Jusque-là, on avait considéré la pathologie comme un phénomène qui avait en soi sa raison d'être; on entendait que la maladie, fièvre, inflammation, cancer, était quelque chose à existence indépendante et à lois propres. De la sorte, il n'existait aucune connexion entre l'état pathologique et l'état physiologique; le premier était simplement superposé au second; et l'on ne passait pas du second au premier. Cette manière de voir fut inévitable aussi longtemps que la physiologie n'était pas devenue positive; mais elle le devint au commencement de ce siècle; et, après l'intervalle de temps nécessaire pour que les grandes méthodes fassent subir leur influence, elle renouvela toute la doctrine médicale. Il fut établi qu'aucune loi nouvelle et particulière ne se manifeste dans la maladie; que la pathologie n'est pas autre chose que de la physiologie dérangée et que l'on passe de l'une à l'autre sans quitter un même domaine de phénomènes et d'actions. Rien n'a plus que cette notion essentielle contribué à l'affermissement et au progrès de la médecine.

» Cette notion essentielle règne explicitement ou implicitement dans le présent volume. Aujourd'hui, grâce à une action latente de la philosophie qu'Auguste Comte a inaugurée, et qui est connue sous le nom de philosophie positive, de bons esprits ne se contentent plus d'être informés de

la constitution intérieure d'une science; ils demandent comment elle se rattache à la science totale ou générale. Il est de fait que cette même philosophie positive, que je viens de nommer, a seule le pouvoir de donner satisfaction à un tel désir. Je n'ai pas besoin de dire que la philosophie théologique ne s'occupe pas de pareilles questions et qu'elle laisse flotter à leur gré les méthodes du savoir humain, sous la seule condition qu'il se soumette absolument à la foi. La philosophie métaphysique, de son côté, n'a fourni que des coordinations purement arbitraires et systématiques; le lien y est toujours exclusivement subjectif; et ce caractère subjectif lui ôte toute efficacité pour trouver la méthode générale de la science objective. Il n'en est pas de même de la philosophie positive; et c'est justement en ce problème d'un ordre si élevé que se manifeste sa fonction essentielle. Pour elle, toute la science forme un long enchaînement, où chaque science particulière a une place véritablement naturelle et absolument déterminée. A ce point de vue, la nature, la détermination d'une science gît dans le plus ou moins de complication qui lui appartient. La plus simple est la mathématique; la plus compliquée est la sociologie. La physiologie, avec son annexe la médecine, précède la sociologie et succède à la chimie. Par le seul énoncé de sa place dans la hiérarchie, l'étudiant voit aussitôt qu'elle a besoin, pour se constituer, d'emprunter des lumières aux sciences inférieures ou moins compliquées et particulièrement à la chimie et à la physique et qu'elle est d'un secours indispensable à la constitution de la sociologie. C'est cette lumière perpétuelle jetée sur les méthodes et les sciences particulières qui me rangea jadis sous la doctrine de la philosophie positive et qui m'y retient. »

Dans *Conservation* (1^{re} éd., 1852), commentant le projet des docteurs Segond et Charles Robin d'une « nouvelle école positive », il ajoute :

« Une telle école s'adresse d'abord aux médecins. Depuis que la pathologie se subordonne profondément à la biolo-

gie, on ne conteste plus la nécessité préalable des études inorganiques d'après leur base mathématique. Quoique le besoin de compléter la biologie par la sociologie soit aujourd'hui beaucoup moins senti, une intime connexité conduira bientôt les penseurs médicaux à clore ainsi leur initiation théorique, qui, sans cela, manque de but et de lien. L'étude des maladies mentales et morales fournit d'ailleurs de puissants motifs pour reconnaître spécialement que toutes les spéculations sur l'homme individuel sont insuffisantes et même précaires quand elles ne s'étendent pas jusqu'à la vie sociale, seule pleinement réelle. »

Ces considérations sur l'avenir de la médecine, sur les services qu'elle devait rendre — de plus en plus importants à l'ordre social, — on les retrouve à chaque pas dans l'œuvre de Littré.

« Plus la médecine s'accroît et se développe, plus elle devient une conseillère indispensable dans une foule de questions administratives et sociales », et, s'étant penché aussi sur les erreurs judiciaires que la médecine eût pu empêcher, sur l'atrocité des supplices des sorciers du moyen âge, il pensait que grâce à la médecine positive, enfin on pouvait éviter de lamentables erreurs.

On ne saurait trop penser à l'influence qu'a eue sur Littré médecin son empreinte positive.

Ses travaux philologiques se rapportant à la médecine ancienne, comme l'attention qu'il donnait à tous les problèmes nouveaux de la pathologie, contribuaient pour leur part à apporter à son esprit, qui, sans doute trop systématiquement pour les modernes, écartait la recherche de l'essence de la vie, ces idées de coordination des sciences d'investigation méthodique. Un des premiers il eut la conception nette des doctrines médicales qui allaient triompher lorsqu'il reconnaissait l'importance de l'anatomie pathologique et de la physiologie expérimentale. Et l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* n'avait pas encore vu le jour.

A travers la médecine antique Littré a été un très grand médecin de son temps, de nos temps. Son œuvre médicale, plus peut-être l'esprit de la philosophie qu'il y a semé, ont contribué à la conquête du savoir nouveau, et ce n'est pas un de ses moindres titres de gloire.

En 1833, Littré s'était marié. Il avait, avant de s'y décider, traversé une période douloureuse d'indécision. Sa mère enfin, le décida au mariage et ce fut elle qui choisit pour lui une personne intelligente et très dévouée, et, ce qui est inattendu, fort pieuse. « La fille qui lui naquit, dit Sainte-Beuve, et qui est aujourd'hui si digne de son père, une aide intelligente dans ses travaux, fut élevée de même selon la foi de sa mère, chrétiennement. C'est ainsi que ce philosophe au cœur doux, autant qu'à l'esprit élevé, comprend la tolérance et l'exerce autour de lui. Ce fut lui-même qui éleva sa fille... Il y mettait de l'ingénieux et même de la grâce. De même qu'il respecta toujours dans sa femme, la piété qu'elle avait, il la respecta également dans sa fille avec une délicatesse et une douceur parfaite. » Littré avait d'abord eu l'intention d'exposer à sa fille ses propres convictions lorsqu'elle serait d'âge à les comprendre et de la mettre ainsi en état de choisir entre les opinions de son père et celles de sa mère. Mais le moment venu, il recula devant la peine de sa femme et il jugea dans sa merveilleuse bonté que cette épreuve « ne valait pas les larmes qu'elle aurait fait couler ».

Quel respect aussi pour sa compagne, quelle vertu familiale. Et cependant, en son esprit de philosophe positiviste, il eut certes souhaité de mettre sa fille en face du problème de la croyance, tel qu'il l'avait rencontré un jour en sa jeunesse. C'est aux derniers jours de sa vie, en 1880, que dans un article de la *Revue de philosophie positiviste*, au titre mélancolique : « Pour la dernière fois », il raconte cette nuit qui lui ravit sa croyance en Dieu.

Au début de sa vie, il avait pris dans sa famille et tout naturellement, sans critique ni enseignement, sa foi en Dieu,

en l'âme, en l'immortalité. Un soir, alors que, dans sa chambre, où rentré du Lycée, il se mettait à l'étude, il s'arrêta tout à coup et subitement, sans avoir rien pensé qui ait pu le préparer à la question, il se demanda sur quel fondement « il croyait à ce qu'il croyait ». Il ne sut que répondre à cette angoissante incertitude, à laquelle bien peu de ceux qui pensent échappent un jour ou l'autre. Ce choc inattendu, en son âme d'enfant, absolu comme tous les êtres jeunes, sans preuves positives, l'avait blessé au fond de lui-même. Les cherchait-il déjà? « Il laissa aller toute sa religion naturelle et il devint négateur d'une façon fort analogue à celle du XVIII^e siècle. Et bien plus tard seulement la philosophie positive vint calmer toutes les fluctuations de son esprit, lorsqu'il en vint à penser qu'il fallait prendre les théologies comme un produit historique de l'évolution humaine, qu'il fallait nous convaincre de la relativité de notre entendement, rester impassible, ne rien affirmer et ne rien nier en présence d'un immense inconnu. Depuis lors, et pour toute sa vie, semble-t-il, son esprit fut fixé. »

C'est que, en 1840, il avait lu les écrits d'Auguste Comte. Il s'était vraiment initié à cette philosophie dont il devait devenir l'apôtre et à son tour le chef. Il avait fait connaissance avec le maître lui-même. Subjugué par la parole et la doctrine — c'est son expression — il met sa plume au service de l'homme qui avait fait briller à ses yeux de nouvelles clartés avec l'espérance d'un avenir social merveilleux de calme, de paix, jusqu'au jour où bien plus tard, il fit schisme avec lui et se retira de son patronage immédiat. Au début, et pendant de longues années, il fut le scrupuleux partisan de la doctrine. Ses convictions politiques étaient en accord parfait avec ses doctrines philosophiques, mais tout son savoir et toutes ses vertus ne lui inspiraient ni ne lui soufflaient la plus fugitive notion d'idéalisme. Il semblait dépasser dans le sens du matérialisme la pensée même de son chef.

Alors que Stuart Mill, son égal comme disciple d'Auguste

Comte, disait : « Le positivisme n'est pas nécessairement une négation du surnaturel, il renvoie simplement la question à l'origine des choses.

Alors qu'Auguste Comte laissait l'esprit libre, déclarant qu'il n'y avait pas plus d'arguments pour que d'arguments contre l'au-delà, Littré, lui, n'hésitait pas à nier.

« Lorsqu'on le connaissait, on l'aimait et on l'honorait, dit Mme Adam, malgré la tristesse de voir le terre-à-terre d'une aussi vaste intelligence. Il est vrai qu'il y faisait entrer l'humanité tout entière, et cela lui suffisait. Histoire de tous les peuples, science dans toutes ses branches, langues de tous les pays, esprit humain à travers les siècles, Littré en possédait la connaissance comme nul ne l'a eue avant lui. Le bagage était colossal; il ne s'inquiétait guère d'où il venait, quelle était sa destination finale. Trouvant la charge lourde, il se contentait de la porter. » C'est le jugement d'une croyante.

Lorsque Auguste Comte voulut s'efforcer de dégager de sa doctrine une sorte d'idéalisme religieux pour le moins curieux, Littré se détacha d'un système qui allait conclure en contradiction de ses prémisses, et beaucoup de disciples le suivirent.

Dès 1844, il avait installé le positivisme dans le *National* : « Non pas, disait-il, que les principaux rédacteurs en fussent des adhérents, ils étaient entre eux de philosophie fort diverses, mais ils me laissèrent traiter la mienne à ma guise non pas une fois mais couramment et quand l'occasion me paraissait propice. » Dans cet ordre de travaux, il publia une suite d'articles qui eussent suffi à remplir une longue vie : *L'Analyse raisonnée du cours de philosophie positive*, en 1843; *L'application de la philosophie positiviste au gouvernement des sociétés*, en 1849; *Conservation, Révolution. Positivisme*, en 1852; *Paroles de philosophie positive*, en 1859; *Auguste Comte et la philosophie*, en 1863; *Les fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine*, en 1876.

Depuis 1867, il avait fondé et dirigeait la *Revue de philosophie positiviste*. Dans les dernières années de sa vie ce fut l'unique organe de ses idées.

Cependant, il poursuivait la grande œuvre de la première partie de sa vie : son Hippocrate, concurremment avec ses travaux de propagande et de discussion en faveur de la philosophie positiviste.

Par une puissance d'esprit qui étonne, sur un troisième plan paraissait en même temps, dans le *Journal des savants*, dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, une série d'articles sur tous autres sujets, tous différents (Etude d'histoire et de critique littéraire, de philologie comparée et de linguistique), qui formèrent plusieurs volumes : *L'histoire de la langue française et Littérature et histoire* (1875); *Les Barbares et le Moyen Age*; la traduction de *l'Enfer*, de Dante, en langue d'oïl du *xv^e* siècle et en vers (1879). Enfin, en 1880, *Etudes et glanures*.

E. Littré, dès 1839, avait été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Son père venait de mourir. Il était encore en cette crise de découragement qui avait falli ruiner son être moral et intellectuel. Laissons parler Sainte-Beuve : Une place était vacante à l'Institut, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; Eugène Bournouf vint trouver M. Littré et lui dit à brûle-pourpoint : « Il » faut que tu te présentes. » Littré résista et même violemment. La difficulté était bien plus en lui qu'en l'Académie. Le vieux et respectable Bournouf père fut mis alors en mouvement et vint le presser à son tour. Littré résista encore, avec moins de vivacité cependant. Mais ce fut sa mère seule qui, en dernier lieu et après un double assaut, l'emporta, comme la mère de Coriolan. Le voilà donc sur les rangs en tournée de visites, de concert avec Barthélemy-Saint-Hilaire, qui ne le lâchait pas et qui faisait de ce succès de son ami comme un triomphe personnel. On se trompait parfois à les voir arriver tous les deux, et l'on ne savait lequel précisément se présentait aux suffrages. « Non, ce n'est pas Aris-

» tote, cette fois, disait M. Barthélemy-Saint-Hilaire, c'est » Hippocrate qui a le pas et qui vient à vous. »

» Un incident survint : M. Littré, à ce moment, publiait la traduction de la *Vie de Jésus*, de Strauss (il devait en donner en 1853 une deuxième édition, avec une préface où il expose la loi des religions au point de vue nouveau de son esprit). Il sut que quelques académiciens timorés ou hypocrites en faisaient une objection contre lui; on colportait des feuilles pour faire échouer sa candidature. M. Létourne, qui le poussait et le patronnait, lui demanda un jour : « Qu'est-ce donc que ce livre allemand que vous imprimez et dont on parle. » M. Littré le lui expliqua en ajoutant : « Si cela ne contrarie que tel ou tel membre de » l'Académie, peu importe; mais si c'est un embarras pour » l'Académie elle-même et pour mes amis, je me retire. » L'Académie des inscriptions n'y vit point un embarras et se fit honneur en nommant M. Littré. »

Nous trouvons ici, et c'est la seule raison qui nous fasse citer ce passage, une ébauche de ces intrigues renouvelées en 1863, lors de sa candidature à l'Académie Française et de leur suite : son échec.

C'est à l'occasion de ses travaux académiques qu'il se trouva un jour engagé dans l'étude du vieux français sans l'avoir prévu; il devait y acquérir une telle célébrité, une telle autorité inégalée.

Quelque temps après son élection, il avait été choisi pour remplir la place de M. Fauriel dans la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*. Il se dévoua à cette tâche nouvelle avec cette obstination qui ne connut jamais ni l'obstacle ni la fatigue, et sentit s'éveiller en lui des instincts qu'il ignorait. Il devint par ce côté jusque-là inaperçu de son esprit, et grâce à la puissance de sa volonté, un archéologue de la langue, un témoin irrécusable de ses transformations, un philologue de premier ordre, un maître et un juge, toujours écouté, toujours respecté.

De toutes ces qualités acquises, tardivement révélées de

toute manière, sortit ce monument : *Le Dictionnaire de la langue française*, qui aurait suffi à illustrer un nom et qui n'est qu'un épisode dans cette vaste carrière, mais si décisif et si triomphal.

Litré s'y était préparé longtemps par ses études sur les origines et les évolutions organiques de la langue française.

L'étude du vieux français, l'idée d'aller au delà de Montaigne et de Rabelais, en ces dialectes que l'on prenait pour des patois informes, chercher les origines de la langue, était chose toute nouvelle. Ce n'est guère que vers le milieu du xvin^e siècle que paraît le premier glossaire des vieux textes.

Litré fut le successeur des vrais initiateurs : de Raynouard, qui avait donné quelques règles de la vieille langue des xii^e et xiii^e siècles; de Diez de Bonn. Il était persuadé comme eux que ces vieux idiomes ne s'étaient pas formés par hasard dans la lente décomposition du vrai latin, à travers son passage au milieu de générations de petit peuple ignorant. Il pensait qu'il y avait une logique secrète gouvernant à sa guise ces transformations. Il fait de la loi de l'accent, signalée, par Diez, la base de ses recherches. Par l'étude de la prosodie dans les vieux poèmes français, il cherche à retrouver la prononciation, les lois de l'accent, et par lui il remonte à l'étymologie. Il est en ce domaine un fondateur.

C'est en 1846, après de longues hésitations, qu'il se crut assez assuré de ses progrès dans ces études nouvelles pour accepter de signer avec Hachette le traité relatif au Dictionnaire. C'était son ancien condisciple, « un de ces grands libraires qui ont le don de deviner les talents, et qui deviennent, par leur intelligente sympathie, des éditeurs, non seulement de livres, mais d'hommes ». Sans ses encouragements, sans un peu de contrainte qu'il exerça sur une modestie parfois découragée, il est presque certain que le dictionnaire n'aurait pas existé.

D'un commun accord, il fut convenu avec Hachette qu'il ne s'agirait plus, comme dans un traité signé dès 1841, d'un

dictionnaire étymologique, mais historique. C'était le point qui préoccupait surtout Littré.

Dans une causerie publiée en 1880 dans *Etudes et glanures* sous ce titre : « *Comment j'ai fait mon « Dictionnaire » de la langue française* », on trouve un mélange très curieux de détails sur les procédés et la méthode de l'œuvre et de très intimes détails de sa vie, mêlée pendant vingt ans au dictionnaire au point d'en être inséparable.

Explications très savantes sur les recherches préparatoires, confidences sur les avances d'Hachette à l'auteur, puis sur les bénéfices inespérés, sa joie surprise devant le succès. Une fois de plus, il a aimé à raconter sa vie, et quelques pages ajoutent tant de traits à sa physionomie qu'il nous faut les analyser.

Il s'étonne d'avoir osé concevoir pareille entreprise :

Mais quoi! rien ne remplit

Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.

« Entendons-nous sur mes vastes appétits. Je suis de ces esprits inquiets ou charmés qui voudraient parcourir les champs divers du savoir et obtenir, suivant la belle expression de Molière, « des clartés de tout ». Mais à la fois avare et avide, je n'aimais à rien lâcher. C'est ainsi que je continuai mon Hippocrate, tout en entreprenant mon Dictionnaire. Que n'ai-je pas roulé dans mon esprit! Si ma vieillesse avait été forte et que la maladie ne l'eût pas accablée, j'aurais mis la main, avec quelques collaborateurs, à une histoire universelle, dont j'avais tout le plan. »

Quel homme! Hippocrate et le Dictionnaire ne lui suffisaient pas!

Le récit de la nuit précédant la signature du contrat est vraiment dramatique. Il avait demandé vingt-quatre heures de réflexion. « Ces vingt-quatre heures furent un temps d'angoisses; je passai la nuit sans fermer l'œil, soupesant en idée le fardeau dont il s'agissait définitivement de me

charger. La longueur de l'entreprise, qui, je le prévoyais, me mènerait jusqu'à la vieillesse, et la nécessité de la combiner pendant beaucoup d'années avec les travaux qui me faisaient vivre, se jetaient en travers de ma résolution. Enfin, vers le matin, le courage prit le dessus. J'eus honte de reculer après m'être avancé. La séduction du plan que j'avais conçu fut la plus forte et je signai le traité. »

Est-il possible, d'autre part, de passer cette œuvre inégalee, sans nous étendre ?

N'est-ce pas, en effet, un véritable bréviaire des honnêtes gens, par cela même ouvrage médical.

Tout le monde, certes, a lu la préface du Dictionnaire où Littré nous donne avec une infatigable complaisance les innombrables détails de l'opération. Il fallait tout d'abord rassembler les exemples pris dans nos classiques et dans les textes d'ancienne langue, et constituer pour cela un véritable atelier. Il fut mis à sa disposition des personnes instruites qui lurent pour lui les auteurs et inscrivirent les phrases relevées sur de petits papiers portant en tête le mot de l'exemple. Littré, de son côté, lisait et dépouillait certains livres. Ses instructions étaient très générales. Ses collaborateurs devaient recueillir autant qu'il serait possible des exemples de tous les mots, n'omettre ni les archaïsmes, ni les néologismes, ni les contraventions à la grammaire, donner la préférence à ceux que l'élégance, l'anecdote ou l'histoire rendaient intéressants. Une fois le programme fixé, tout se déroula selon son plan.

Toutes les contributions venaient entre les mains de Littré se concentrer et s'organiser, en un recueil d'observations positives et d'expériences arrangées pour éclairer l'usage de la grammaire. Il y eut une disposition commune pour tous les articles : le mot, la prononciation, la conjugaison du verbe, la définition, et les divers sens classés et, autant que faire se peut, appuyés d'exemples pris aux auteurs des *xvii^e*, *xviii^e* et *xix^e* siècles; remarques, s'il y a lieu, sur l'orthographe et la signification, la construction grammaticale; l'his-

torique, autrement dit la collection des exemples depuis les temps les plus anciens de la langue jusqu'au xvi^e siècle; enfin, l'étymologie.

Chaque article devenait ainsi la monographie d'un mot, son histoire, son état civil dans le passé et le présent. Jamais tâche semblable n'avait été tentée.

Tout ce plan, résumé si brièvement, ne s'était pas dessiné avec la même clarté aux yeux de Littré. Combien d'efforts avortés, de fausses routes, de difficultés. « Celui qui considère mes quatre volumes, leurs milliers de pages et leurs trois colonnes, estime certainement que beaucoup de temps a été employé à tout cela, mais ce dont il ne se doute pas, c'est combien de temps, dont il ne reste aucune trace, a été enfoui en recherches vaines et sans résultats, en retour sur les pas faits, en remaniements et en reprises. »

Autre difficulté, il fallait se borner « avec les proportions où j'avais conçu mon Dictionnaire. Je me serais perdu sans ressources dans le temps et dans l'espace si je m'étais laissé aller, en chacun des compartiments qu'il embrassait, à la tentation d'être complet. Il était urgent de se résigner à un sacrifice et de procéder au tout en se refusant de mettre la dernière main aux parties. Je n'ai point eu à me repentir de ma résolution. Le tout se fit et c'était l'essentiel, car en bien des cas il est le juge suprême des parties ».

L'impression commença enfin! L'éditeur en avait donné l'ordre. Peut-être jugeait-il qu'elle ne commencerait jamais si l'on attendait que le travail fut enlevé et que l'auteur en fut content. Mais alors ce fut tout un petit drame intérieur, avec tant de nouvelles angoisses. Littré, en l'état où était le travail, se convainquit que la copie allait vite manquer, que ni lui ni l'éditeur ne verraient la fin de l'impression. En dehors d'une vraie perte, c'eût été, et cela seul comptait pour lui, un véritable désastre moral. Ou bien il fallait abandonner le Dictionnaire, ou bien il fallait en précipiter l'exécution en se contentant d'une œuvre inachevée. Il essaya d'abord de se persuader que son Dictionnaire,

même imparfait, l'emportait encore de beaucoup sur les œuvres de ce genre et que cela devait lui suffire. Quelle tentation, mais aussi quelle honte devant sa propre conscience. « Il n'est rien de tel que d'être dans une mauvaise position pour avoir de mauvaises pensées. » Mais une honte générale le prend. Il décide de ne rien abdiquer du plan qu'il s'était imposé.

Il régla alors sa vie entière en vue de ce résultat. Il organise heure par heure, durant plusieurs années, son travail et celui de ses collaborateurs, en essayant de gagner et de maintenir une avance sur l'imprimerie. Ils travaillaient du reste avec un zèle infatigable. Littré avait conservé sa tâche de réviseur général, mais il eût peut-être succombé à la peine sans l'aide de deux précieuses collaboratrices : sa femme et sa fille, témoins de ses perplexités, et que l'éditeur lui octroya bien volontiers. Et ainsi, l'impression, commencée dans les derniers mois de l'année 1859, finit en 1872. Elle avait duré un peu plus de treize ans.

Littré avait 58 ans quand il remit la première page à son imprimeur; il en avait 71 quand il donna le dernier bon à tirer, « avec le sentiment d'un résultat obtenu par de grands efforts, après beaucoup d'années, en dépit de moments de vrai désespoir intérieur et de bien rudes traverses extérieures ». Le succès éclatant, dépassant de beaucoup les plus orgueilleuses espérances de l'auteur, vint le récompenser de tant de peines.

Notre littérature était dotée d'un monument qui restera, pour tout homme instruit, pour tout écrivain, un auxiliaire indispensable, ou du moins qui semblait l'être jusqu'à ces dernières années.

Avec une joie naïve, Littré calcule que la copie (sans le supplément) compte 415.636 feuillets, qu'il y a eu plus de 2.200 placards de composition, que si le dictionnaire était composé sur une seule colonne, cette colonne aurait plus de 37.525 m. 25.

Il s'émerveille, à la réflexion de tous ces beaux résultats,

qu'il doit à la continuité d'un travail sans trêve et sans distraction.

Et maintenant, écoutons-le nous retracer son mode d'existence, et nous pourrons alors comprendre qu'il ait pu mener à fin son œuvre immense. Il s'était tracé un règlement.

« Ce règlement, dit-il, contenait les vingt-quatre heures de la journée, dont il était essentiel que le moins possible fût donné aux exigences courantes de l'existence. Je m'étais arrangé, en sacrifiant toute sorte de superflu, à avoir le luxe d'une maison de campagne et d'une habitation de ville. L'habitation de campagne était à Mesnil-le-Roi (Seine-et-Oise), petite et vieille maison, jardin d'un tiers d'hectare, bien planté, productif en fruits et en légumes, qui, comme au vieillard de Virgile, *dapibus mensas onerabat inemptis*.

» Là, dans une quasi-solitude (car mon village est à l'écart du courant des Parisiens qui s'échappent le dimanche de la ville), il était aisé de disposer des heures. Je me levais à 8 heures du matin; c'est bien tard, dira-t-on, pour un homme si pressé. Attendez. Pendant qu'on faisait ma chambre à coucher, qui était en même temps mon cabinet de travail (vieille et petite maison, ai-je dit), je descendais au rez-de-chaussée, emportant quelque travail; c'est ainsi que, entre autres, je fis la préface de mon Dictionnaire. Le chancelier d'Aguesseau m'avait appris à ne pas dédaigner des moments qui paraissent sans emploi, lui que sa femme, inexacte, faisait toujours attendre pour le dîner, et qui, lui présentant un livre, lui dit : « Voilà l'œuvre des avant-dîners. »

» A 9 heures, je remontais et corrigeais les épreuves venues dans l'intervalle jusqu'au déjeuner. A une heure, je reprenais place à mon bureau, et là, jusqu'à trois heures de l'après-midi, je me mettais en règle avec le *Journal des savants*, qui m'avait élu en 1835 et à qui j'avais à cœur d'apporter régulièrement ma contribution. De 3 heures à 6 heures, je prenais le Dictionnaire. A 6 heures, je descendais pour le dîner, toujours prêt, car ma femme ne faisait pas comme Mme d'Aguesseau. Une heure y suffisait environ.

On recommande en précepte hygiénique de ne pas se mettre à l'ouvrage de cabinet immédiatement après le repas. J'ai constamment enfreint ce précepte, après expérience faite que je ne souffrais pas de l'infraction. C'était autant de gagné, autant d'arraché aux nécessités corporelles. Remonté vers 7 heures du soir, je reprenais le Dictionnaire et ne le lâchais plus. Un premier relai me menait à minuit, où l'on me quittait; le second me conduisait à 3 heures du matin. D'ordinaire, ma tâche quotidienne était finie. Si elle ne l'était pas, je prolongeais la veille, et, plus d'une fois, durant les longs jours, j'ai éteint ma lampe et continué à la lueur de l'aube, qui se levait.

» Mais ne transformons point l'exception en règle. Le plus souvent, 3 heures était le terme où je quittais plume et papier et remettais tout en ordre, non pas pour le lendemain, car le lendemain était venu, mais pour la tâche suivante. Mon lit était là qui touchait presque à mon bureau, et en peu d'instants j'étais couché. L'habitude et la régularité (remarque physiologique qui n'est pas sans intérêt) avaient éteint toute excitation du travail; je m'endormais aussi facilement qu'aurait pu le faire un homme de loisir, et c'est ainsi que je me levais à 8 heures, heure de plusieurs paresseux. Ces veilles nocturnes n'étaient pas sans quelque dédommagement. Un rossignol avait établi sa demeure en une petite allée de tilleuls qui coupe transversalement mon jardin, et il emplissait le silence de la nuit et de la campagne de sa voix limpide et éclatante. Oh! Virgile, comment as-tu pu, toi l'homme des *Géorgiques*, faire un chant de deuil, *miserabile carmen*, de ces sons si glorieux?

» A la ville, le temps était moins réglé. La journée avait des allants et venants et des dérangements imprévus; mais, le soir, je redevenais mon maître complètement, ma nuit m'appartenait, et je l'employais exactement comme à Mesnil-le-Roi : nuits d'hiver où manquaient et mon rossignol familier, et la vue de la campagne, et l'horizon étendu, mais qui avaient leur silence même dans Paris, alors que

vers 2 ou 3 heures tout s'y taisait, et qui se passaient l'une après l'autre dans le recueillement du travail. »

Cependant, la maladie était venue. Dès sa jeunesse, il était atteint d'une gastrite, que Barthélemy-Saint-Hilaire attribue à l'excès de travail.

Peu à peu, il fut tout à fait confiné dans sa chambre, presque cloué sur son fauteuil, incapable de mouvement, souffrant dans les articulations des pieds, des genoux et des bras « et représentant assez bien le misérable Scarron que nous connaissons ».

Mais Littré avait de plus la triste supériorité de pouvoir analyser les progrès du mal à travers les signes. Il lui vient à l'idée que ce mal pourrait être la conséquence du genre de vie qu'il a mené durant les quinze années de son Dictionnaire. Alors, méthodiquement, il se donne à lui-même une consultation. Il s'efforce de se rappeler les symptômes héréditaires; il constate, il sépare avec soin les éléments de troubles individuels et la diathèse goutteuse que lui ont léguée ses ascendants, et il termine cette enquête si naïvement : « J'innocente donc le Dictionnaire de toutes les perversions organiques qui m'affligent. » Tout lui semble acceptable, mais il ne faut pas que le Dictionnaire soit coupable.

Cependant, de toutes parts, les honneurs étaient venus chercher dans l'ombre de la maison de la rue d'Assas cette vieillesse toujours avide de savoir. En Europe, en Amérique, on l'honorait comme un des plus grands savants de son siècle.

« Mon travail, disait-il (1874), a été récompensé plus que je n'y avais compté. J'ai demandé peu à la société; en revanche, elle m'a accordé au delà de mes espérances ou de mes ambitions. Je rends ce témoignage au moment où, arrivé à la grande vieillesse, je ne sollicite ni ne poursuis plus rien. » Il tirait un orgueil bien légitime de ce que tous ses succès avaient été des succès électifs.

L'Académie des Inscriptions l'avait élu, tout jeune encore, depuis plus de quarante ans. L'Académie de médecine lui

avait accordé en 1858 un des sièges dont elle dispose pour ceux qui n'ont pas le grade de docteur. L'Académie Française, après l'avoir repoussé en 1863, à la suite d'un débat aussi pénible que fameux, avait fini par accueillir l'auteur du Dictionnaire en 1871.

Après avoir été quelque temps député, devenu sénateur inamovible, il avait épuisé toute la série des honneurs qu'un savant peut réunir sur sa tête. Et il n'avait aliéné sa liberté ni à un pouvoir ni à une influence. C'était la joie de sa vie. Il avait voulu « arranger sa vie, c'est-à-dire ne laisser aucune prise, en refermant étroitement ses ambitions, dans ce qui est accordé soit par l'élection, soit par la faveur publique.

Souvent discuté avec acharnement, injurié parfois et si basement, il se consolait en pensant que toutes ces méchantes choses imméritées étaient restées sans efficacité. « On a lancé contre moi des polémiques qui devaient me confondre, ou, si j'étais trop endurci, écarter d'une tête maudite la foule et l'opinion. Qu'est-il arrivé? Mes amis connus et inconnus, en France et hors de France, ont tenu à mépris ces déclamations... Puisque, en réalité, on ne s'atteint pas, séparé qu'on est par la violence et l'exagération, ne vaudrait-il pas mieux renoncer aux polémiques insultantes et mensongères. »

Sans doute pensait-il à Mgr Dupanloup et à son échec à l'Académie en 1862, à l'avertissement que ce dernier adresse aux jeunes gens et aux pères de famille, où il était accusé d'être « un écrivain embarrassé dans son style, un esprit raide et tendu, plus allemand que français, fatigué par la vue obstinée du même horizon et l'entêtement des mêmes idées ». C'était pour le moins un jugement ridicule.

Il se consolait de l'étroitesse de l'esprit de ses adversaires; il se disait qu'en fin de compte « les lecteurs des journaux républicains ne lisent point les journaux monarchistes et cléricaux et réciproquement. La barrière ne se franchit ni d'un côté ni de l'autre; il en résulte qu'on s'ignore beaucoup. Cela crée une espèce d'entre soi, où l'on se dit à soi-même maintes choses dont l'unique avantage est de se faire plaisir,

Ces choses n'ont ni vérité, ni vraisemblance, ni portée; elles travestissent les adversaires, mais on aime à voir des adversaires ainsi travestis, et cela suffit au gros des partis. Comme de parti à parti on ne se bat pas et surtout on ne se croit pas, les journaux adversaires n'ont aucune influence pour discréditer un homme dans le milieu qui le soutient ».

Il vieillissait au sein des tendresses de son foyer. Il revisait ses ouvrages. Il corrigeait ses erreurs, ses illusions politiques, confessant humblement ce qu'il considérait comme des fautes. Il rectifiait ses anciens jugements. Lui aussi avait cru, sous l'emprise de l'enthousiasme de 1848, à la réconciliation des nations, à l'établissement, enfin, d'un état social positif. Il avait cru à la paix prévue par la sociologie depuis vingt-cinq ans.

En 1878, il juge sévèrement l'utopiste de 1850. Dans la seconde édition de *Conservation, Religion, Positivisme*, il va jusqu'à publier en regard l'ancien texte et le nouveau, celui que la sagesse de la vieillesse lui inspire.

Avec une bonne foi absolue, non exempte de fierté, il dit : « J'ai tenu à remettre moi-même ces pages au jour pour compléter ma confession politique et philosophique. Je me suis trompé. Qui ne se trompe ? Aussi n'est-ce pas là ce qui me trouble, c'est la certitude avec laquelle j'écartais les faits menaçants, et surtout ma témérité à donner pour gages de confiance en la sociologie des prévisions qui devaient sitôt être démenties. » Peu de temps avant sa mort, il a une magnifique page : « Une vie qui se prolonge beaucoup, au milieu de la souffrance permanente, il est vrai, mais avec un esprit qui garde, ce me semble, la lucidité, me ramène au jugement du passé par le présent, n'étant, à la différence du vieillard d'Horace, ni prôneur du temps passé, ni censeur et châtieur du temps présent. Je trouve singulièrement instructif, pour moi du moins, de me reporter de quarante ou cinquante ans en arrière, et de voir ce que les événements ont fait de ce que nous avons cru, redouté, espéré. Il me paraît, malgré la croyance contraire, qu'un vieillard qui n'est pas entêté de

lui-même, est aussi redressable qu'un homme plus jeune, et qu'il peut ne plus garder de préjugé pour ce qui jadis l'avait passionné et obsédé. Je me remets ici au point de vue de la philosophie positive telle que M. Comte l'enseignait alors et telle que je l'adoptais sans réserve. La réserve, les événements me l'ont apprise. Y a-t-il beaucoup de révolutionnaires, de vieux conservateurs, qui se résignent, comme le vieux positiviste que je suis, à mettre une part de déception en eux-mêmes, au lieu de la mettre toute sur les événements. »

Il est difficile de trouver plus grande impartialité!

D'autre part, en 1879, dans le *Temps*, il publiait : *Le catholicisme selon le suffrage universel en France*, qui fit une sensation profonde dans les deux partis, celui de Littré scandalisé de ce qui semblait être une dissidence, l'autre étonné de l'impartialité de cet adversaire qui avait été acharné. Au fond, ce qu'il voulait, c'était une neutralité absolue dans la question des croyances. Cependant, avec l'admiration qu'il professait pour l'œuvre historique du christianisme, certains de ses amis semblaient se détacher de lui. La part qu'il prit aux débats sur l'instruction publique sembla confirmer la tendance qu'on lui supposait.

Au lendemain de sa mort, le 2 juin 1881, il y eut dans la presse de malheureuses et violentes polémiques : L'Eglise catholique lui avait fait de solennelles funérailles, comme pour célébrer une conversion que ses amis déclaraient impossible.

Comment mourut-il? L'histoire si controversée des derniers moments de Littré est, à l'heure actuelle, semble-t-il, éclaircie : Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les témoignages de Maurice de Fleury et de Charles Richet :

« Depuis longtemps, les dames Littré étaient les pénitentes de l'abbé Huvelin, vicaire à Saint-Augustin, ancien élève de l'Ecole normale, homme de haute culture et d'une charité sans bornes. Le philosophe vieillissant avait consenti à le voir, et même il avait pris coutume de deviser souvent avec

ce prêtre délicat, qui jamais ne disait un mot pour l'attirer au giron de l'Eglise.

Ils se contaient leur vie sans se cacher leurs mêmes défaillances, ainsi qu'en une sorte de confession mutuelle purement humaine, qui n'avait rien et ne pouvait rien avoir du sacrement. Littré n'étant même pas baptisé. D'ailleurs, il persistait à dire que le mot Dieu restait pour lui vide de sens.

» Mais il avait cette tendance malade dont je vous parlais tout à l'heure, à s'humilier, à gémir sur des fautes imaginaires, dont, disait-il, « le souvenir est comme un pieu qui » me perce le cœur. » Or, dans ces confidences, sa vie entière apparaissait si splendidement pure qu'à plusieurs reprises le saint homme Huvelin, qui n'était pas sans exaltation, s'agenouilla plein de respect, pour baiser les pieds de l'athée d'une vertu si haute!... Savez-vous rien de plus touchant?...

» Quand approcha la dernière heure, Mme Littré, femme de la plus grande piété, devint la proie d'un trouble extrême. Elle était convaincue que son mari, qu'elle adorait et qu'aucun sacrement, même celui des nouveau-nés, ne liait à l'Eglise, n'aurait asile que dans les limbes... A ses yeux de chrétienne, c'était, sans doute possible, la séparation pour l'éternité. Cette pensée la déchirait d'une douleur immense. Elle résolut d'obtenir qu'il consentît à être baptisé.

» Pour ce pauvre cœur de femme, quelle alternative d'accabler ce mourant de ses supplications ou de le laisser à tout jamais bannir du paradis de Dieu!... En elle, la foi fut plus forte que la commisération. Baignée de larmes, d'une voix brisée de sanglots, elle le conjura, sans se lasser, avec l'entêtement de ses pieuses certitudes.

» Lui, maintenant sans forces, oubliait ses propres souffrances devant le désespoir de sa compagne tant aimée. Pour ne point abjurer ses vieilles et robustes convictions de philosophe, longtemps il résista...

» Ah! messieurs, comme il nous faut obéir jusqu'au bout à ces tendances constitutionnelles qui sont la trame même de nos cœurs. Né paranoïaque, orgueilleux de lui-même et défiant

d'autrui, comme tant d'autres, Littré fût demeuré jusqu'au bout, intraitable. Mais il était, nous l'avons vu, modeste, prompt à douter de lui, pétri de bienveillance et, par excès de bonté, suggestible. Épuisé par une telle lutte à l'approche de l'agonie, son tendre cœur fondant pour sa vieille compagne : « Ah! fais comme tu voudras », dit-il enfin.

« Quelle reconnaissance au cœur de cette femme pour le dernier bonheur qu'il lui donnait! on la voit, rayonnante et tremblante, prendre un peu d'eau bénite et la répandre sur le front du grand homme, en murmurant les paroles sacrées...

» Scène émouvante, profondément humaine, faiblesse plus belle à nos yeux qu'une stoïque résistance. Elle ne valait pas de si féroces polémiques! Littré ne s'est pas converti; il n'a rien renié! Il s'est laissé bénir par une main bien chère pour éviter une souffrance... Et je pense que c'est là la véritable sainteté ».

Il fallait bien Maurice de Fleury pour peindre avec cette délicatesse les derniers moments d'un sage.

Charles Richet, d'autre part, a pu recueillir les confidences de l'abbé Huvelin lui-même :

« L'abbé Huvelin, qui connaissait Mme Littré, fut sollicité par Mme et Mlle Littré d'aller voir Littré, très malade, presque mourant... L'abbé Huvelin entra dans sa chambre, Littré l'accueillait ainsi : « Comme disait Montaigne, vous » m'êtes consolatoire, mon ami! »

» En tout cas, Littré, pour ne point affliger sa femme et sa fille, restait longtemps en tête à tête avec l'abbé Huvelin, mais je crois pouvoir affirmer deux choses : 1° qu'il ne se confessa pas; 2° que cependant, dans une large et généreuse charité chrétienne, peut-être plus chrétienne qu'apostolique, l'abbé Huvelin lui donna l'absolution *in extremis*. »

Depuis longtemps, au long de sa douloureuse vieillesse, il s'était arrêté à l'idée de la fin inévitable. Quelques mois avant sa mort, avec une résignation grave, il écrivait de très belles pages : « La jeunesse songe peu à la mort, mais l'idée en devient de plus en plus présente à mesure qu'on

avance dans la vieillesse. Parvenu à l'âge de 50 ans, je m'arrêtai un jour pour considérer combien de ma vie était écoulé; puis je me remis en route en me disant que, pour atteindre 70 ans, que je m'octroyais libéralement, j'avais 20 ans devant moi, terme assez long pour ne pas encore m'occuper de la mort. Les 70 ans sont venus, ils ont fini à leur tour, ils sont déjà loin, les délais se raccourcissent de moment en moment, et désormais je ne compte plus comme à moi que le jour que je tiens. Voltaire, vieux, écrit dans une de ses lettres qu'à l'aspect d'une nuit étoilée, il se dit qu'il allait bientôt perdre ce spectacle, qu'il ne le reverrait plus dans toute l'éternité. Comme lui, j'aime à contempler, en songeant que c'est peut-être la dernière fois, la nuit étoilée, la verdure de mon jardin et l'immensité de la mer, que je vais visiter tous les ans et que j'ai encore visitée cette année. La pièce où je me tenais ouvrait sur le rivage, et quand la marée était pleine, son flot n'était qu'à quelques pas de moi. Là, que de fois je me suis enfoncé dans la contemplation, me représentant ces Troyennes qui « *pontum adspectabant flentes* ». Je ne pleurais pas, mais je sentais que ces graves spondées répondaient le mieux à la grandeur du spectacle et au vague de la méditation. » Puis, il considère, comme pour s'y préparer, les divers genres de mort : « A l'un, la fin est tranquille; à l'autre, elle est torturée par de cruelles douleurs. L'un perd connaissance de très bonne heure, l'autre garde jusqu'au bout sa présence d'esprit. L'un espère jusqu'au dernier moment qu'il échappera, l'autre sent que l'atteinte est mortelle et que, comme disait ma mère avant de finir, il faut aller rejoindre les siens... Enfin, ajoutez-y les accidents, qui sont innombrables. Se préparer trop particulièrement à ce dernier passage est difficile; il comporte tant de diversités et de hasard. Il y a longtemps que je dis à moi et aux autres : « On meurt comme on peut, non pas comme on veut. La chance règne dans la mort comme dans la vie. »

Il eut le bonheur, pour lui inestimable, de s'éteindre en

pleine connaissance, en donnant à sa compagne une source infinie de consolation.

Manqua-t-il quelque chose à Littré ? Selon le joli mot de Renan, « on n'a à reprendre en lui que des excès de vertu ».

Nous ne pouvons quitter cette noble figure sans essayer de pénétrer plus avant dans sa vie psychologique.

Dans une courte biographie, l'œuvre cache trop vite l'homme et les tendances profondes de son esprit. Les biographes, d'une façon générale, ont fait trop petite en lui la part de la sensibilité et de l'imagination. Son ami Barthélemy-Saint-Hilaire nous dit cependant que « sa rigidité cachait des trésors de sensibilité. Trésor trop riche pour n'être pas dangereux à porter. Peut-être pouvons-nous aujourd'hui rendre plus claire son histoire psychologique à rassembler ce qui est resté un peu obscur, un peu inexpliqué, trop dispersé. Lorsqu'on suit d'un pas attentif sa vie, comment n'être pas frappé de la concordance d'événements de même ordre produisant des effets semblables. Et c'est l'histoire de toutes les heures pénibles qu'il traversa.

Lorsqu'il renonce à la médecine, en 1827, son père vient de mourir. Malgré les supplications de son maître Rayet et de son ami Hachette, malgré la promesse de leur aide, ce jeune interne si brillant trouve incertaine une installation. Il veut gagner sa vie, celle des siens et il se met à donner des leçons d'humanités au lieu d'exercer un art où il était déjà maître. Il ne veut pas grever son avenir en acceptant les avances de ses amis, mais, beaucoup plus tard, il accepte celle de Hachette dès le début du *Dictionnaire*. Était-il plus sûr de terminer cette œuvre immense ? A son intégrité profonde, à ses scrupules si respectables, si légitimes, est mêlé l'élément morbide de sa sensibilité dérégulée, non, certes, à la manière de ces petits instables vulgaires, mélancoliques informes, à l'esprit agité de tendances contradictoires si vite nées, si vite dissipées sans qu'une raison valable vienne apporter son œuvre de déclenchement.

Ceux-là cherchent en eux-mêmes, comme des prétextes à

gémissements, à non-vouloir pour avoir toujours des raisons de juger leur malheur. Mais il existe une forme plus noble et comme plus respectable de la mélancolie, celle qui frappe avec prédilection ceux qui ont une vraie, une grande puissance d'affection. Elle touche durement les probes, les intègres et par un bizarre retour fait s'accuser de bien des lourdes fautes ceux dont la vie a été aussi pure que celle des saints.

La mort de son père — être pour lui si cher — agit comme une véritable épine irritative émotionnelle, déclenche chez lui un état dépressif classique dans ses signes.

Pendant quelques mois, il sombre dans un découragement total avec des idées d'impuissance, de non-vouloir. Dans la ruine de son espérance, il se juge indigne d'exercer un pouvoir aussi étendu que celui du médecin. Il se juge indigne de tout.

Dans son œuvre même nous retrouvons la trace du passage de cette crise si douloureuse pour lui, peut-être si heureuse pour nous. Sans elle, notre Littré, notre dictionnaire, n'auraient sans doute pas existé.

Dans la préface de *Médecine et Médecins*, en arrivant à cette partie de son existence, il dit : « Il est inutile de dire au lecteur ce que je devins. » En 1828, dans une poésie parue beaucoup plus tard : *Les lits d'hôpitaux*, nous retrouvons l'évocation nette, le souvenir de ces moments pénibles.

XXV

LES LITS D'HOPITAL

(1828)

Quelquefois, en voyant ma nonchalance extrême
Et mon peu de souci de fortune et d'argent,
Des amis inquiets de moi plus que moi-même
M'ont dit : « Mourir de faim est le sort qui t'attend. »

Et moi, moi me riant de cette prophétie,
Je dis : « Autant vaut succomber à la faim,
» Que mourir consumé d'une lente phthisie,
» Ou disséqué vivant par une habile main.

» La faim, ô mes amis, des morts n'est pas la pire.
» Notre mère nature a bien d'autres tourments
» Qui, sous l'ongle acéré d'un pénible martyr,
» Arrachent, même aux forts, cris et gémissements. »

Il guérit, reprend ses études.

En 1835, avant de se décider à se marier, il semble bien qu'il eut une récurrence du mal. « Hanté par des idées noires, il hésitait entre le mariage, un voyage lointain et le suicide. » Nous ne pouvons donner de précisions, mais plus tard à la mort de son père, en 1838, nous assistons en la reconstituant à une vraie crise de mélancolie. Barthélemy-Saint-Hilaire nous dit : « Pendant des mois, il garda un silence farouche. A peine sa mère pouvait-elle lui adresser quelques mots. » Sainte-Beuve le décrit « fixe, immobile, la tête baissée près du foyer, dans une sorte de stupeur muette, restant des mois entiers sans travailler, sans toucher une plume ou un livre et comme mort à tout ».

Rien ne manque, ni le morne silence ni la fixité du regard, l'immobilité et cette stupeur, ce visage figé et toute cette rumination qui ne veut pas se laisser distraire d'elle-même par une réponse. Barthélemy-Saint-Hilaire est même plus affirmatif : « Pendant longtemps on craignit pour sa raison », dit-il, et plus loin : « Il en voulait surtout à Campaïgnac qui avait été le médecin d'Armand Carrau. Il l'accusait presque d'avoir provoqué la mort de son père. »

Ici, la crise poursuit toute son évolution : l'idée de persécution fait suite à la forme stuporeuse.

En 1842, à la mort de sa mère, il eut une nouvelle atteinte qui, si elle se fût prolongée, se serait terminée, disent ses amis, par le suicide ou la folie. Lorsqu'on arrive vers la fin

de son existence, on est douloureusement touché, à nouveau, de trouver chez cet homme d'une telle droiture, à la vie magnifiquement pure, celui que Pasteur prenait pour « un saint laïque », les marques d'une humilité malade, avec une tendance à gémir sur des fautes imaginaires dont « le souvenir est comme un pieu qui me perce le cœur ». Même au temps de la vieillesse, lorsqu'il se reprenait de penser à la dernière nuit de sa mère, à la nuit de mort : « Le deuil, disait-il, le ressaisissait et l'amertume inondait son cœur. »

Chacune de ces crises guérissait vite cependant. Il retrouvait son infatigable puissance de travail et avec la même ardeur poursuivait son œuvre. Ce laborieux acharné, à l'humeur presque toujours égale, sans réaction à l'énervement, à la colère, aux larmes communes, était donc un très tendre, un très sensible émotif. Il eût été curieux de ne point retrouver dans ses travaux les traces de cette profonde sensibilité, même celles de cette tendance cyclothymique.

E. Littré se laissait aller parfois en une rêverie très belle, très élevée. Lorsque son âme s'animait d'une grande émotion, lorsqu'un moment de joie intellectuelle éclairait et égayait son esprit, il avait d'admirables pages. Au cours du récit de l'ascension du pic du Midi qu'il venait de faire, dans une digression charmante des rapports de la science et de la poésie moderne une analyse trop poussée pour n'avoir point lui aussi tenté de chanter en vers l'immense domaine nouveau qui s'était ouvert à la poésie.

Écoutons ce qu'il disait d'Ampère :

« Cette habitude de s'instruire par ses propres efforts, cette curiosité pour de nouvelles connaissances ne l'abandonnèrent jamais. M. Ampère étudiait toujours, apprenait toujours et avait sur toutes choses des idées originales et des aperçus profonds. Avec un esprit de sa trempe et une méthode d'apprendre comme la sienne, il n'en pouvait être autrement.

On apprend que je ne sais quel mathématicien, après avoir entendu des vers, demanda : « Qu'est-ce que cela prouve ? »

Ce n'est pas M. Ampère qui aurait fait pareille question. Il avait un goût inné pour la belle et noble poésie et il n'avait rien trouvé dans ses profondes études sur la physique et la philosophie qui diminuât sa sensibilité pour le charme des beaux vers. Il est des esprits sourds à cette harmonie comme des oreilles pour lesquelles la musique n'est qu'un vain bruit, mais c'est une erreur de croire que l'étude des sciences émousse le sentiment de la poésie; bien plus, elles ont, quand elles atteignent certaines hauteurs, une naturelle affinité pour elle, et ce n'est pas sans avoir entrevu cette vérité que le grand poète de Rome a dit : « Heureux celui qui peut connaître la cause des choses. » (E. Littré, *Histoire naturelle de Goethe* (début-fin) *Revue des Deux-Mondes*, 1838, 2^e trimestre).

C'était son propre jugement qu'il prononçait, lui aussi, comme Ampère, était poète.

Non seulement pour avoir traduit, ce qui est un véritable tour de force d'érudition, en vieux français et en vers le premier livre de l'*Iliade* et l'*Enfer* de Dante, non seulement pour avoir traduit en vers dans sa jeunesse un petit nombre de poésies de Schiller. Elles lui avaient paru représenter toutes les difficultés de la pensée et de la langue allemande « et c'est à ce titre, dit-il, et aussi en raison de leur beauté véritable, que je voulus mettre ces pièces en vers français. La lutte est difficile entre deux idiomes dont les qualités sont si différentes et deux poésies dont les intonations s'accordent si peu... c'est donc comme échantillon de littérature comparée et de difficulté sinon vaincue au moins sérieusement abordée que je place mes traductions sous les yeux du lecteur. »

Mais pour avoir suivi sa propre inspiration, sa propre rêverie, dans un nombre trop restreint de pièces de vers réparties sur tout le temps de sa vie depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse.

« Les sentiments, dit-il, qui se sont développés en moi sous l'influence de l'étude, de l'examen et de l'expérience

et qui ont fait l'unité de ma carrière se sont souvent épanchés en des pages dont quelques-unes sont reproduites dans le présent volume. Mais parfois ils ont débordé plus loin et je les ai suivis pour me donner la joie de les transfigurer. »

XXIII

LA LUMIERE

(1824)

L'homme orgueilleux et vain a dit dans son enfance :

« Pour ma terre et pour moi l'éternelle puissance

» A créé mon soleil;

» De mon noble séjour cet azur est la voûte;

» Et ces astres lointains, dans leur nocturne route,

» Eclairent mon sommeil.

» C'est pour moi qu'au matin la splendide lumière,

» Rasant d'un trait de feu sa terrestre barrière,

» Vient commencer le jour;

» C'est pour moi qu'elle vient égayer la nature,

» Et des êtres divers, perdus en l'ombre obscure,

» Colorer le contour. »

Mais le brillant rayon, qui nage dans l'espace,

Jusqu'à ses faibles yeux arrive, arrive et passe;

Il poursuit son élan :

Il n'a pas accompli sa course; et d'autres terres

Attendent dans leur coin, planètes solitaires,

Son flot étincelant.

D'un monde toujours jeune éternelle parure,

Riche et brillant manteau de la belle nature,

O mère des couleurs,

Force toujours vivante, ondoyante lumière,
Jetant sur le tapis de l'inerte matière,
Comme en un pré, tes fleurs,

Depuis quand, élancée aux déserts sans limites,
Pour les mondes flottants et leurs vastes orbites,
As-tu pris ton essor?
Depuis quand, secouant ta robe matinale,
Sèmes-tu chaque jour ta marche triomphale
Et de perles et d'or?

L'univers tout entier est ta vaste carrière.
Tu promènes au loin, sans trouver de barrière,
Tes flots aventureux;
Et les mondes semés dans l'océan du vide,
Ecueils étincelants de ta vague rapide,
Réfléchissent tes feux.

Ton rayon, dédaignant l'abîme et la distance,
Révèle à nos regards la lointaine existence
Des soleils radieux;
Sur notre île flottante, invisibles atomes,
Nous volons sur sa trace aux immenses royaumes
Qui s'ouvrent à nos yeux.

Mais ta flamme n'est pas si promptement passée,
Qu'elle puisse échapper à l'œil de la pensée;
L'homme a compté tes pas.
Il trace dans les cieux ta marche vagabonde,
Et, calculant ta fuite aux limites du monde,
Te soumet au compas.

Des globes éloignés rapide messagère,
Il a pu te trouver, dans ta course légère,
Encor longue à venir;
Il a compté des jours, des ans pour tes voyages;
Eclair impétueux, de quels lointains rivages
T'a-t-il fallu partir?

Que dis-je ? ce rayon que tant de force anime,
De l'espace toujours ne franchit pas l'abîme,
Jusques à notre bord;
Le flot étincelant qui partout se propage,
Baissant de plus en plus dans la mer sans rivage,
S'affaiblit et s'endort.

Par delà ce ruban dont la blanche lumière,
A peine descendant jusqu'à notre paupière,
Vient mourir ici-bas,
Sont des soleils encore, étoiles inconnues,
Qu'on rêve; les laissant de leurs clartés perdues
Ne nous atteindre pas.

Litré tout jeune — il a 23 ans — dans son ode à la lumière — tourne son esprit vers ces millions et ces millions d'astres, vers ces étoiles si lointaines que leur lumière met un siècle pour venir à nous. Le rêve s'unit ici à la science rigoureuse des lois de l'optique moderne et aux hypothèses de l'astronomie pour faire vivre de son immense vie ce ciel de mondes. C'est de la belle et noble poésie.

C'est à cette même source d'inspiration qu'il puise le sujet des *Etoiles* en 1825.

Comme le ciel des anciens est vide, sans émotion, comparé à l'immensité du nôtre et à la vie qu'il révèle.

LES ETOILES

(1825)

Quand la terre, emportant nos rapides journées,
Dérobe à son soleil
Cette moitié du monde où passent mes années,
Et la livre au sommeil;

Alors je me complais à tourner avec elle
Sur la pente du soir,
A mesure que vient cette scène éternelle,
Toujours nouvelle à voir;

Alors l'œil, se plongeant dans les plaines profondes
Et le bleu ténébreux,
Voit scintiller au loin les innombrables mondes,
Les innombrables feux;

Mondes si reculés que rien de leur lumière
Ne parvient ici-bas;
Feux si resplendissants que l'immense carrière
Ne les amortit pas.

Il est je ne sais quoi de pur et de sublime
Dans ces froides clartés,
Qui traversent là-haut les déserts de l'abîme
Où nous sommes portés;

Dans ces froides clartés tranquilles et lointaines,
Dont se pare la nuit,
Et qui tombent vers nous du fond des longues plaines
Sans repos et sans bruit.

Oh! Quel charme parfois de contempler ce monde,
Ce ciel illimité,
Si clair, sans autre voile en sa splendeur profonde
Que son immensité!

Extase d'un moment où l'esprit fuit la terre
Pour les rives des cieux,
Et croit voir de plus près ces îles de lumière
Au cours silencieux!

Comme nous comprenons les fidèles du pasteur qui vint
un jour se plaindre au grand Euler que son auditoire ne se

laissait pas émouvoir par le spectacle des beautés de la création. Euler lui dit : « Au lieu de prendre la description du monde dans les philosophes grecs ou dans la Bible, prenez le monde des astronomes, montrez-le tel que les recherches astronomiques l'ont constitué. » Le pasteur suivit le conseil, au lieu du monde de la fable il découvrit le monde de la science. Euler le vit revenir tout triste. « Qu'est-il donc arrivé? — Ah! répondit le ministre, je suis bien malheureux, ils ont oublié la majesté du saint lieu, ils m'ont applaudi. » (1).

En 1828 — au sortir de cette crise de mélancolie qui avait si fortement ébranlé son être moral — nous trouvons dans *Les lits d'hôpitaux* une poésie au sujet tout personnel et comme auto-biographique.

C'est dès l'abord dans les premières strophes sa détresse intime, son renoncement avec ce désir de fin quelle qu'elle soit qui rôde dans l'anéantissement total de la volonté. Ne va-t-il pas alors jusqu'à l'hypocondrie métaphysique qui est celle de certains philosophes et grands penseurs. Il élève sa désespérance au-dessus même de l'humanité. Il la porte jusqu'aux grands problèmes de la vie et de l'au-delà dont le côté douloureux l'attire et le tourmente.

N'est-il pas captif?

A-t-il été consulté quand il dut venir sur la terre? Nous touchons là au pessimisme scientifique le plus profond. Et c'est alors que le positivisme devient vraiment poétique, à l'heure où des esprits inquiets et tourmentés savent en extraire une résignation amère, désenchantée, désespérée.

Nous pensons à Sully Prud'homme, s'écriant :

Demeure dans l'empire innommé du possible,
O fils le plus aimé qui ne naîtra jamais.

Il cherche dans la souffrance des hommes ses frères une alliée de sa douleur. Il les plaint, il pleure sur leur sort pour mieux pouvoir pleurer lui-même.

(1) Arago, Discours prononcé à la Chambre des députés, mars 1837.

LES LITS D'HOPITAUX

(1828).

Quelquefois, en voyant ma nonchalance extrême
Et mon peu de souci de fortune et d'argent,
Des amis inquiets de moi plus que moi-même
M'ont dit : « Mourir de faim est le sort qui t'attend. »

Et moi, moi me riant de cette prophétie,
Je leur dis : « Autant vaut succomber à la faim,
» Que mourir consumé d'une lente phtisie,
» Ou disséqué vivant par une habile main. »

La faim, ô mes amis, des morts n'est pas la pire.
Notre mère nature a bien d'autres tourments
Qui, sous l'ongle acéré d'un pénible martyr,
Arrachent, même aux forts, cris et gémissements.

Vous n'avez vu jamais les longues, longues salles,
Avec deux rangs de lits chargés de rideaux blancs,
Quand les lampes de nuit sur leurs luisantes dalles
Jettent de loin en loin quelques rayons tremblants.

Lorsque, dans le silence, à l'oreille attentive
Un murmure léger semble quelque grand bruit,
Et lorsque, profitant du calme, plus active,
La souffrance s'acharne et torture et poursuit.

Ah! combien de pitié pour l'homme m'a donnée
Le spectacle assidu de ces lits d'hôpital!
Combien j'ai senti sa dure destinée,
Lui qui ne cherche point un combat inégal!

Souvent j'ai réfléchi sur ce qui m'environne,
Sur ces êtres divers qui vivent comme nous,
La terre et ses enfants, les cieus et leur couronne,
Et le sourd mouvement qui nous entraîne tous.

Souvent j'ai réfléchi sur cet ensemble immense,
Où je me vois jeté sans savoir le pourquoi;
J'ai fatigué souvent ma vaine intelligence,
Et toujours mes pensers sont retombés sur moi.

Cet espace si pur, ni ce bleu sans limite,
N'empruntent leur mystère à des voiles épais;
Mais en vain le regard plonge et s'y précipite;
Tout est limpide... et tout se dérobe à jamais.

Je prête aussi l'oreille à ces puissants rouages
Portant au bout du ciel les innombrables corps;
Tout est poids et levier; mais nul n'a sur nos plages
Jamais ouï gémir les éternels ressorts.

On n'entend pas ces bruits ici sur notre terre.
Ni le souffle du vent qui pousse notre esquif,
Ni le fracas des flots qu'il fend en sa carrière,
Rien ne vient jusqu'à moi, passager mais captif.

Captif, oui, je le suis; on m'a borné l'espace;
Je puis faire à mon gré le tour de ma prison;
Mais jamais nul mortel ne franchit, quoi qu'il fasse,
L'impassable barrière et le fossé profond.

Qui se plut à me voir captif en ces demeures?
Ai-je été consulté, quand je dus y venir?
Je vins sans le vouloir, pour durer quelques heures;
Sans le vouloir encore, il me faudra partir.

Partir! En attendant, notre mère nature,
Lançant à la volée et douleurs et fléaux,
Frappe les malchanceux, et livre à la torture
Leur misérable chair et leur moelle et leurs os.

Et vite préparez les longues, longues salles,
Avec deux rangs de lits chargés de rideaux blancs,
Et leurs lampes de nuit sur les luisantes dalles
Jetant de loin en loin quelques rayons tremblants.

Pour expliquer cette amertume, pourquoi ne pas penser, en dehors du si récent et si profond ébranlement de son être, à l'influence d'un positivisme non formulé certes encore mais en puissance en lui ? En prêtant l'oreille aux seules confidences directes et sensées que la science peut murmurer, on ne voit s'entr'ouvrir qu'un avenir où l'homme saura surtout sa faiblesse et son impuissance.

Mais la science auguste et ses calmes propos ?
C'est un lit de tortures et non pas de repos,
Qu'étend sous nos douleurs sans nombre la pensée,
Elle porte au delà des astres nos soucis,
Car les jalons marquant les doutes éclaircis
Montrent la voie immense à peine commencée.

Et de Sully Prudhomme nous nous laissons aller jusqu'à un passage de Verhaeren qui chante en notre mémoire :

Pourtant, a-t-on lancé au fond des cieux,
Pour les capter
De merveilleux filets;
A-t-on noué et ajusté
Maille à maille, les faits après les faits;
A-t-on dressé des échelles fragiles
Dont la raison affermissait chaque échelon
Avec ses doigts agiles;
A-t-on construit, pour les atteindre,
De siècle en siècle et d'âge en âge,
Sans se lasser jamais ni sans se plaindre
De blancs et merveilleux échafaudages,
A-t-on gravi, a-t-on vaincu toutes les altitudes,
Pour arracher enfin aux solitudes
Leur voile et leur couronne de tempêtes
Dont la terreur humaine et ses affres sont faites ?

En 1859, dans *Réminiscence*, et le mot lui-même est doux, plein d'une langueur voilée et d'une tristesse indistincte.

c'est l'appel du passé, le souvenir des heures qui étreint l'esprit, c'est la délectation morose chère à nos âmes de civilisés. L'esprit alors tout entier suit les fantômes changeants tout vêtus de lumière, plus radieux peut-être que la réalité. Qui oserait écarter cette joie douloureuse? Et c'est aussi le retour de l'intelligence à une lutte dont elle connaît l'issue.

REMINISCENCE

(1859)

Je ne sais quel appel doux et triste à la fois
Eveille dans mon sein une corde assoupie;
Je ne sais quel accord, je ne sais quelle voix
Ont soudain rapproché les deux parts de ma vie.

De sons harmonieux, comme au temps qui n'est plus,
Sans écouter, j'entends qu'un murmure m'arrive;
Trop heureux si je trouve en mon âme attentive
Un vers qui soit l'écho de ces accents confus
Et vibre à l'unisson de la voix fugitive.

Sans regarder, je vois des éclats radieux,
Tout pleins, dans leur splendeur, de beauté singulière;
Sans regarder, je vois apparaître à mes yeux
Des fantômes changeants tout vêtus de lumière.
Fantômes si changeants, si flottantes vapeurs,
Contours demi-voilés, sur un fond vague et sombre!
De ces formes sans corps, de ces formes sans nombre,
Heureux si je pouvais et voir quelques couleurs,
Et saisir un regard, et retracer une ombre!

J'aimai, dès que je fus à moi, j'aimai toujours
La lampe vigilante et la nuit travailleuse.
Pourquoi donc, ici même, interrompant leur cours,

Laisser à la pensée une place rêveuse?
Il est tard dans la vie; il est tard dans la nuit;
Mais dirai-je à l'esprit qui passe et de son aile
M'effleure doucement à l'heure solennelle :
— Non, non, je ne veux plus rêver, quand tout s'enfuit,
Et la nuit, et la vie, et le charme infidèle.

Je ne requis jamais de lui qu'un idéal,
Modèle insaisissable où luttait ma pensée,
Le cherchant, le trouvant, le perdant non lassée,
Eprise des ardeurs d'un combat inégal,
Mais par la lutte même assez récompensée.

Je ne sais quel appel doux et triste à la fois
Eveille dans mon sein une corde assoupie;
Je ne sais quel accord, je ne sais quelle voix
Ont soudain rapproché les deux parts de ma vie.

Plus tard, au seuil de la vieillesse, il songe avec résignation
à la vie si courte enchaînée au vol infini des astres, au triste
privilege du médecin qui sent la vie le fuir. Il n'y a alors
pour étouffer notre angoisse que la merveilleuse puissance
du souvenir.

LA VIEILLESSE

(1863)

Le rayon de la vie est mourant sur ma tête;
La vieillesse à pas lents s'achemine; et mon sang,
Comme aux premiers frimas la sève qui s'arrête,
Hésite, ralenti par l'hiver commençant.

Croire que la vieillesse à pas lents s'achemine
(Et quoi de plus voisin que tombes et berceaux?)
Est une illusion qui trompe et qui fascine,
Prenant le temps qui fuit pour le temps en repos.

Ainsi que l'œil, fixé sur l'aiguille des heures,
La voit en son émail à peine se mouvoir,
Mais tant de fois le timbre avertit nos demeures,
Qu'il faut bien écouter ce que l'on ne peut voir ⁽¹⁾;

Ainsi le temps empêche, en tombant goutte à goutte,
Qu'un moment passager ne paraisse courir.
Un moment! une étape! et la plus longue route
N'est que soir et matin entre naître et mourir.

Et voyez! partageant l'éternelle durée,
Où se fait et défait la trame de nos ans,
Ce qui nous la dispense à phase mesurée,
C'est le vol infini des astres rayonnants.

Et l'espace s'étend devant eux sans limite;
Sans limite s'étend l'espace sombre et froid;
Tout y roule, soleil, planète, satellite,
Entre eux se soutenant ainsi que par un doigt.

Le soleil, dit la fable, au haut des cieux s'élance,
Traîné par des coursiers à la crinière d'or,
Qui vont, quand vient le soir, la nuit et le silence,
Laver dans l'Océan l'essieu qui fume encor.

L'essieu fumant encor, les coursiers, la crinière,
Et le galop rapide au céleste séjour,
Et l'Océan lointain, cette humide litière,
Qui les reçoit lassés de la course d'un jour,

Que sont-ils au regard de ces globes splendides,
D'une éternelle fête illuminant les cieux,
Semés par millions dans les campagnes vides,
Sans soir et sans matin brillant des mêmes feux;

(1) « Je regardais ma pendule, et prenant plaisir à penser : voilà comme on est quand on souhaite que cette aiguille marche, et cependant elle tourne sans qu'on la voie, et tout arrive à sa fin. » (M^{me} de Sévigné.)

Parcourant sans relâche, en leurs vastes voyages,
De l'espace et du temps les deux immenses mers,
Le temps où leur sillon est mesure des âges,
L'espace où leur sillon mesure l'univers ?

Avecque ces coursiers dont rien dans l'empyrée
Ne ralentit jamais l'infatigable essor,
Comment l'humaine vie eût-elle eu de durée
Plus qu'une heure chétive et qu'un mince trésor ?

L'enfant qui vient n'a pas souci de sa croissance;
Il grandit comme fait le chêne issu du gland,
Recevant sans effort la sève qu'il dépense,
Du sol fertilisé, du ciel fertilisant.

Mais, dans ce flux des jours, l'homme vieilli qui pense
Et dont le cœur n'a rien de futile et d'étroit,
Prend souci de sa lente et sûre décroissance,
Comme on sent à la nuit tomber l'ombre et le froid.

Tout en nous amortit notre chaleur première;
Le soleil est moins vif et le ciel est moins bleu;
Et désormais en l'âme est moins feu que lumière
Ce qui fut autrefois moins lumière que feu.

C'est une curieuse et grave anatomie,
Quand on sait à la fois sentir et contempler,
Que de voir en soi-même, au penchant de la vie,
La vie en chaque lieu faiblir et reculer.

Ce fut mon lot, aux jours de jeunesse et d'étude,
Sous le puissant désir de faire et de savoir,
Entre lots de labeur et de besogne rude,
De prendre, sans beaucoup connaître ni prévoir,

Ma part en cet office, où la douleur qui veille,
Et la fièvre qui brûle, et la mort qui les suit,
Attirent sur le corps, éphémère merveille,
Et l'esprit qui médite et la main qu'il conduit.

Non que je m'en repente au bout de la carrière,
Bien que n'ait pas manqué, près du chevet des lits,
Entre les maux d'autrui, cette saveur amère,
Par le vieillard de Cos tant prédite à ses fils (1).

Ce qu'un an de jeunesse apporte à l'existence,
Par un an de vieillesse est bientôt emporté.
Rien n'est en don; la vie, à très courte échéance,
Retire de nos mains le peu qui fut prêté.

Pourtant un charme reste : au-dessus de la vie
Planent les souvenirs et plus chers et plus beaux.
Souvent un rien, un bruit, une ombre, une éclaircie,
Nous ont fait tressaillir dans la chair et les os,

Comme si quelque brise ondulante et plaintive,
Traversant en son vol nos jours derrière nous,
Venait nous apporter d'une lointaine rive
Une voix murmurante, un adieu triste et doux.

Qui n'a vu dans le plein d'une calme soirée,
Alors que le soleil s'abîme à l'horizon,
Reluire à l'autre bout du tranquille empyrée
La lune qui répand son timide rayon ?

De même à son couchant notre vie abaissée
A, comme la journée, un orient désert,
Séjour d'ombre croissante et plage délaissée
Où sous un voile obscur tout s'efface et se perd.

Quand le temps est venu dans le monde de l'âme,
Le souvenir se lève au début de la nuit,
Et jette son rayon sans chaleur et sans flamme
Des hauteurs du passé sur le présent qui fuit;

(1) « Le médecin a la vue attristée... et, dans les malheurs d'autrui, son cœur est blessé de chagrins qui lui sont propres. » (Hippocrate.)

Le présent qui n'a plus d'espace et de carrière;
Le passé d'où nos morts, que le cœur a gardés,
Semblent nous rappeler d'une voix familière,
Comme on rappelle au soir des amis attardés.

Dans *La Terre*, en 1864.

C'est l'épopée dramatique du globe. Nous sommes transporté dans un lointain incalculable, nous assistons à des cataclysmes effroyables qui bouleversent tout, à la fin de races qui ne reparaitront jamais plus aux plages de la lumière. Où va notre terre? N'y aura-t-il pas quelque catastrophe terrible qui couchera l'humanité dans un lit de calcaire ou de sable près de ces monstrueux ancêtres et de leurs étonnants débris?

En ce poème vraiment scientifique nous retrouvons l'alliance dont parle Goethe, de la philosophie, de la physique et de la poésie. Mais ce qui est au delà de la science positive, le fond de l'espace sans bornes, l'enchaînement des causes sans terme est inaccessible à l'esprit humain.

Devant ce grand rideau, taisez-vous mes pensées.

Sully Prud'homme développe ce vers :

« L'infini nous déborde et ceux-là sont des fous
Qui pensent d'un coup d'aile en toucher les deux bouts
Ou prétendent porter sur leur humaine épaule
De l'univers entier le formidable poids!
A dégager des faits le fil ténu des lois
Nous bornons désormais nos vœux et notre rôle. »

C'est arrêter trop tôt l'essor de la poésie. Mais une pareille rigueur de pensée et de tels vers classent Littré parmi l'élite des poètes qui ont refusé les consolations métaphysiques, pour écouter la seule voix de la science positive, sa voix âpre et nette.

LA TERRE

(1864)

« Le silence éternel de ces espaces
 infinis m'effraye. »

(PASCAL, *Pensées.*)

O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
 Où mènes-tu tes champs, tes rochers et tes ondes,
 Tes bêtes, leurs forêts, tes hommes, leurs cités?
 Où vas-tu, déroulant ton orbite rapide,
 Sans repos, dans le vide
 De cieux illimités?

Ah! c'est grandeur à moi, chétive intelligence,
 De me dresser pour prendre à ton voyage immense
 Une part toute pleine et d'extase et d'effroi.
 Et, sentant sous mon pied l'abîme et le mystère,
 Courir même carrière
 Un moment avec toi.

Nous voilà dans le ciel, où tu fais ta journée,
 Autour de ton soleil à tourner enchaînée!
 Les hommes de jadis y rêvèrent des dieux.
 C'est une plaine froide et vide et désolée,
 Seulement étoilée
 Par des points radieux.

Nous voilà dans le ciel ! Où donc est l'empyrée,
 Le firmament solide et la voûte éthérée?
 Un mirage! un lointain! où rien plus ne se voit
 Qu'un nombre de soleils sans nombre, vrais atomes
 Perdus dans les royaumes
 Et du vide et du froid.

Où vas-tu? Je ne sais. Qui le sait? Les durées
Et les champs inconnus des célestes contrées
Cachent-ils des périls pour les mondes flottants?
Le chemin est bien long, la route est bien obscure;
Chanceuse est l'aventure
Dans l'espace et le temps.

Où tu vas? D'où viens-tu? Ni siècle ni mémoire
Ne se marquaient alors que se fit ton histoire.
Pourtant les souvenirs ne sont pas tous éteints;
Et ça et là se voient des traces fugitives
Singulières archives
D'événements lointains.

Oh! qui me donnerait de fouler ta poussière,
Quand les premiers humains de l'ancre et de la pierre
Taillèrent leurs cailloux et surent s'en servir?
De notre humanité cette race est l'aïeule,
Qui pauvre, obscure et seule,
Commence un avenir.

Le temps s'ouvre et s'enfonce, et la scène se change.
De toute part s'élève une nature étrange.
Sans homme! C'est la bête, elle possède tout,
Léviathans, dragons, monstrueuse famille;
Et le monde fourmille
De l'un à l'autre bout.

Le temps s'ouvre et s'enfonce, et se change la scène.
Le globe est embrasé, la flamme s'y déchaîne;
Rien qui ne soit dompté par l'immense chaleur.
Le vieux Vulcain s'abat sur cette énorme proie;
Tout bouillonne et flamboie,
Tout est lave et vapeur.

Longtemps au haut des cieux reluisait l'incendie.
Mais quels feux n'éteindrait la froidure infinie?

Laissant poindre au travers de la masse agitée
L'occulte Prométhée
Du vivre et du mourir.

Le temps s'ouvre et s'enfonce... Au delà plus d'histoire,
Ni siècle enseveli, ni trace de mémoire.
Volcan, d'où te venaient et ta lave et tes feux ?
Etoiles, qu'êtes-vous que foyers grandioses,
Etincelles écloses
Dans la nuit et les cieux ?

Devant ce grand rideau, taisez-vous, mes pensées,
Dans l'espace et le temps vainement élancées.
Un monde éteint devient un précaire séjour,
Où se montre un moment le drame de la vie,
Bluette épanouie
Sous les rayons du jour.

O terre, mon pays, monde parmi les mondes,
Tandis que je te suis dans les plaines profondes,
Il me prend un plaisir austère et pénétrant
A joindre nos destins dans l'immense carrière.
Sans limite en arrière,
Sans limite en avant.

Et maintenant pourquoi ne pas donner de ses traductions
de Schiller celles qui sont parfois supérieures à l'original.
Ainsi *Résignation* et *l'Heur*.

XVIII

RESIGNATION

Je fus aussi, je fus pasteur en l'Arcadie;
Et la nature, à mon berceau,
Me promet des plaisirs pour cette courte vie;
Je fus aussi, je fus pasteur en l'Arcadie,
Et dans les pleurs je descends au tombeau.

Les ans n'ont qu'une fois des roses printanières;
Et les ans n'en ont plus pour moi,
L'irrésistible dieu, pleurez, pleurez, mes frères,
A renversé ma torche, et les ombres légères
Fuient sans retour et me manquent de foi.

Je suis déjà voisin de la borne dernière,
O redoutable éternité;
Le plein pouvoir que j'eus au bonheur sur la terre,
Je te le rends; du sceau, vois, l'empreinte est entière :
Je ne sais rien de la félicité.

A ton trône aujourd'hui j'apporte ma souffrance,
Juge voilé, juge lointain.
Sur la terre, c'était le bruit et l'espérance
Que tu tenais en main, l'équitable balance
Qui des mortels compensait le destin.

Là, dit-on, des terreurs attendent le coupable
Et le juste sera béni.
Tu sonderas des cœurs l'abîme impénétrable,
Du monde expliqueras l'énigme redoutable
Et tiendras compte à celui qui souffrit.

C'est là que trouve enfin l'exilé sa patrie,
Son foyer le déshérité.
De peu d'hommes connue, et de bien moins suivie,
Une fille des dieux allait guidant ma vie;
On me disait : « Son nom est Vérité ».

« Tout te sera payé par-delà cette terre,
» Tout... Donne-moi tes jeunes ans.
» Il faut dans ma promesse avoir croyance entière. »
J'eus foi dans la promesse et dans une autre terre,
Et je donnai ce qu'avait mon printemps.

« Donne, donne la femme, objet de ta tendresse,
» Le plus aimé de tous tes biens;
» Tes pleurs seront comptés; va, crois-en la promesse. »
De mon cœur déchiré j'arrachai ma maîtresse,
En sanglotant je rompis mes liens.

« Ton billet est payable à la tombe lointaine,
» Me dit le monde en ricanant.
» Ah! vendue aux tyrans pour forger notre chaîne,
» La menteuse qu'elle est te donne une ombre vaine.
» Où seras-tu, l'échéance venant? »

Autour de moi sifflaient des langues de vipère :
« Quoi! devant de vieilles erreurs
» Tu trembles, faible esprit! tes dieux, dans leur mystère,
» Que sont-ils qu'un emprunt de la terre à la terre,
» D'un monde, enfant, provisoires tuteurs!

» Qu'est-ce donc cet avenir que la tombe recèle,
» Et ton grand mot d'éternité?
» Un prestige pompeux sans substance réelle,
» Un spectre que grossit un miroir infidèle,
» Crainte ou remords en un cœur tourmenté;

» De la vie et du temps une menteuse image,
» Une momie, en vérité,
» Que la main de l'espoir, alchimiste peu sage,
» Embaume dans le fond du tombeau de chaque âge.
» Voilà, rêveur, ton immortalité!

» Interroge la mort... Ah! pour de l'espérance,
» Tu délaissas des biens certains;
» La mort a six mille ans maintenu son silence;
» Jamais, pour annoncer le juge et sa balance,
» Vint-il un mort des antres souterrains? »

Je vis le temps, coulant vers la lointaine rive,
Faner sans retour à mes yeux
Ce qui s'était paré d'une fleur fugitive;
Aucun mort ne rompit le ban qui le captive;
Et moi j'eus foi dans le serment des dieux.

De tout, juge éternel, je t'ai fait sacrifice,
Je me prosterne devant toi,
Du monde j'ai bravé le rire et le caprice,
Je n'ai connu jamais que ta haute justice,
Tiens ta parole et récompense-moi.

- « J'aime d'un même amour, répondit un génie,
» Tous mes fils, sans en préférer.
» Ecoutez, ô mortels... Deux fleurs dignes d'envie
» Fleurissent à la fois dans le champ de la vie :
» Jouir est l'une et l'autre est espérer.

» O toi qui cueilleras l'une de ces deux roses,
» Laisse l'autre sœur sagement.
» Pour le même jamais on ne les vit écloses.
» C'est l'histoire du monde; et le monde et ses choses
» Ont en l'histoire un juste jugement.

» L'espoir qui te charmait, voilà ta récompense!
» Ton bonheur était dans ta foi.
» Tes sages l'avaient dit en leur vieille sentence :
» Aucune éternité ne rend à l'existence
» Ce qu'on rejette, au moment, loin de soi. »

Litré respecte autant que possible le texte original. La traduction française est pourtant plus heureuse lorsque le poète s'est heurté aux difficultés du poème allemand et donne libre cours à son imagination.

Exemple : Des Lebens Mai Clüht ecumal und tmitt loieder
mir hat er abgeblüt.

Traduction littérale :

Le mois de mai de la vie ne fleurit qu'une fois et sans retour.

Il ne fleurit plus pour moi.

Traduction de Littré :

Les ans n'ont qu'une fois...

.....

L'HEUR

Heureux qu'aima le ciel à son heure première,
De qui Vénus la belle a tenu le berceau,
Mercure ouvrit la lèvre, Apollon la paupière,
Et sur le front duquel Jupiter mit le sceau !
Un grand lot descendit sur sa tête choisie;
Avant d'entrer en lice, il est ceint du laurier;
Il ne vit pas encor qu'on lui compte sa vie;
Sans subir le labeur, il reçoit le loyer.
Grand sans doute est celui qui, se créant soi-même,
Par sa propre vertu triomphe du destin,
Mais il ne peut forcer une faveur suprême,
Ce qui fut refusé, nul effort ne l'atteint.
Le vouloir te défend des honteuses disgrâces,
Mais librement d'en haut descend toute grandeur;
Comme t'aime un amant, ainsi viennent les grâces,
Comme au pays d'amour règne au ciel la faveur.

Les dieux ont des penchants, ils aiment la jeunesse,
La joie est un attrait pour ces êtres joyeux;
Leur grandeur aux voyants jamais ne se confesse,
L'aveugle seul a vu leurs rayons glorieux.
Ils font choix volontiers d'âme simple, innocente,
En ce vase épanchant un céleste trésor;
Inattendus ici, là trompant une attente,
Pour leur faire la loi point de charme assez fort.

Jupiter enverra l'aigle de la tempête
Pour porter qui lui plaît à la céleste cour;
Son caprice en la foule ira prendre une tête,
Et d'une main divine il tresse avec amour
Diadème ou laurier sur le front qu'il préfère;
Et ne fut-ce pas l'heur qui le ceignit du sien ?
Devant le favori vont l'enfant de Cythère,
Qui sourit, et Phébus, le vainqueur pythien;
Neptune unit la mer, et vogue le navire
Qui portera César et son puissant destin;
Le fier lion se couche, et du liquide empire
Sort, pour le soutenir, le docile dauphin.

Qu'aux heureux le ciel donne un triomphe sans peine,
Que du combat Vénus arraché un favori,
C'est lui que j'envierai, sauvé par l'Olympienne,
Non le guerrier que trompe un nuage ennemi.
Achille est-il moins grand si l'homicide armure
Par les mains de Vulcain fut forgée en l'Etna,
Si pour un seul mortel l'Olympe entier conjure ?
Sa gloire à ce héros, c'est que le ciel l'aima,
Honora son courroux, et dans l'eau du Cocyte
Précipita pour lui les guerriers les meilleurs.

Permets que la beauté soit belle sans mérite
Par Vénus, comme est beau le calice des fleurs.
Elle charme tes yeux, brillante, épanouie,
Et ce charme si doux l'as-tu plus mérité ?
Jouis, si vient du ciel le don de poésie;
Pour toi le barde chante et la muse a dicté;
Il devient, plein du dieu, dieu même à qui l'écoute;
S'il est favorisé, ces dons font ton bonheur.

Que Thémis au marché pèse tout ce qui coûte,
Qu'exactement le prix s'y mesure au labeur;
Mais en nous un dieu seul met la joie et ses roses,
Où n'est pas de miracle, il n'est pas de faveur.

Naître, croître et mûrir, c'est la règle des choses
Pour l'homme et ses travaux dans le temps formateur.
Mais l'heur et le beau sont de tout autre manière,
Sortant tout accomplis d'un fond d'éternité;
Comme celle du ciel, les Vénus de la terre
Naissent, produit obscur du flot illimité.
Armé comme Pallas, tout penser de lumière
Jaillit du front puissant du maître du tonnerre.

L'Heur (Das Glück, p. 184).

Traduction mieux qu'honnête. Le poème français est plus harmonieux, le vers plus léger, l'inspiration plus aisée apparemment que l'original.

On peut se demander d'où provient cette fluidité et cette aisance. Il semble que la langue française s'adapte mieux à l'expression d'idées. Cette unique idée banale qui inspira Schiller est la suivante : le bonheur est départi aux mortels selon le caprice des dieux.

Le poème allemand est un insupportable verbiage. Les quatre premiers vers du poème français peuvent certainement soutenir la comparaison avec le poème de Schiller :

Selig, welchen die Götter von der Gebrus schon
Lietten, welchen als Kind Venus in Arm gewiegt,
Welchen Phöbus die Rugen, die Lippen Kermes gelöset,
Und das Siegel der Macht Zeus auf die Stirn gedrückt !

Combien plus mélodieux sont les vers de Littré, et l'on pourrait multiplier les exemples : les vers 17-18.

Wem er geneigt, dem sendet der Vater der Menschen und Götter
Seinen Adler herab, trägt ihn Zu himmlischen Höhn.

Analysons ces vers grammaticalement :

Sujet : der Vater = le père.

Verbe : sendet = envoie.

Compl. direct : seinen Adler = son aigle.

Compl. indirect : wem er geneigt = à celui qui lui plaît.

Compl. déterm. de Vater : der Menschen und Götter = des hommes et des dieux.

Inutile d'insister sur la lourdeur de vers aussi copieux, aussi abondamment explicites.

Qu'en fait Littré ?

Jupiter enverra l'aigle [de la tempête]

Pour porter qui lui plaît à la céleste cour.

Littré ne respecte pas fidèlement le texte, mais la sobriété du vers français, due à la construction française, contribue à l'effet harmonieux de la traduction.

Au reste, nous n'avons pas à entrer ici dans plus de détails... Que ces quelques exemples nous suffisent à montrer le tempérament véritablement poétique de Littré, son art même dans un genre aussi difficile.

Certes, il ne fallait pas nous attendre à trouver en Littré un esthète, l'un de ceux qui donnent mission à la poésie de suggérer ce qui est inexprimable et aussi ce qui est éternel, qui pensent comme Souriau ⁽¹⁾ qu'elle est image, qu'elle est rêverie, que « toujours la poésie commence au moment où l'on cesse de penser et de réfléchir pour ne plus faire que rêver ». Il ne pouvait être un de ceux qui avec Baudelaire disent : « La poésie ne peut pas, sous peine de mort ou de déchéance, s'assimiler à la science ou à la morale. Elle n'a pas la vérité pour objet, elle n'a qu'elle-même... La vérité n'a rien à faire avec les chansons. Tout ce qui fait le charme, la grâce, l'irrésistible d'une chanson enlèverait à la vérité son autorité et son pouvoir. » (2).

Et la science suivra sa route, la poésie, de son côté, ira son chemin, sans danger pour elles de se rencontrer jamais. La poésie, pour eux, ce sont « des pièces courtes, pleines d'âme, des cris modulés, ou bien des symphonies parlées,

(1) Souriau, *La rêverie esthétique*.

(2) Baudelaire, *L'art romantique*, p. 166.

extrêmement souples, musicales, changeantes, pour mieux répondre à l'instabilité de nos émotions. » (1).

Ils en arrivèrent à rompre tout lien entre la science et la poésie. La méthode, la rigueur, la sévérité, la modestie scientifiques risquent fort de devenir des habitudes antipoétiques. Pouvons-nous concentrer la poésie dans le domaine de la sensibilité et du rêve et lui ôter le droit de penser? Aux confins de la science et de la philosophie, la poésie ne voit-elle pas s'étendre un beau domaine à conquérir. La science elle-même ne peut-elle pas être une source d'émotions profondes? Et même si elle est ce que disent les savants restés fidèles à la pure doctrine positiviste : une collection de faits entre lesquels on arrive parfois à établir une loi, mais sans atteindre jamais aux profondeurs de la vérité, tout le doute ainsi créé dans l'agitation d'une âme consolée ou blessée devient poétique. Il n'y a pas de raison pour que les poètes modernes la dédaignent. Et leur intelligence ouverte aux vérités scientifiques, leur imagination, ne sera que plus riche et n'en aura avec plus de profondeur que plus de prix. Ainsi pensait Littré. Il disait, rappelant l'infini des mondes dévoilé : « De cette conception qui s'empara des imaginations a découlé le flot nouveau de la poésie. Mais pour qu'il se déroulât ainsi, la science dut, par un long travail, dissiper les apparences et la première ouvrir les portes de l'infini. De sorte que la poésie est solidaire du développement de la science, et à mesure que celle-ci agrandit la pensée, celle-là agrandit l'imagination. »

Il devait penser lui aussi qu'il n'y a pas de cloison étanche entre notre monde intellectuel et notre monde sensible, que les correspondances sont au contraire variées et innombrables, qu'il n'y a pas deux mondes à part et que l'esprit scientifique ne peut vivre d'une vie indépendante et absolue dans la réalité changeante de l'homme.

(1) P. Desjardins, Les opinions sur la poésie scientifique, *Revue bleue*, 23 juin 1888.

En agrandissant le domaine de la pensée, elle a aussi simplifié notre sensibilité. Elle a éveillé en nous le frisson de l'infini, elle nous a émus sur notre destinée étrange et douloureuse. N'a-t-elle pas agrandi en même temps que notre faculté de comprendre notre capacité de souffrir ? Les sages, ou ceux que l'on considère comme tels, en arriveront à une grande et très calme résignation, mais les autres... Au-dessus de nos têtes, c'est l'infini du ciel.

Pourquoi n'a-t-il pas chanté l'émoi douloureux des souvenirs religieux, l'appel du passé, qui venaient parfois, dit-il, assaillir son âme ?

Ne l'a-t-il pas fait ? Le savant n'aurait-il pas, d'autre part, donné libre cours à sa sensibilité d'homme ?

Barthélemy-Saint-Hilaire, son ami de toujours, disait, au cours d'une entrevue qu'il avait en 1895 avec le Docteur Cabanès : « Si la famille voulait y consentir, Littré serait révélé sous un jour bien inattendu. »

Et déjà Littré était mort depuis quatorze ans.

Cependant, les héritiers (1) de E. Littré ne savent rien et d'autres (2) restent dans leur mutisme.

Nous n'aurions pas de joie plus grande qu'un autre réussisse un jour à nous donner le vrai visage de Littré poète.

(1) M. Pellarin, 4, rue de Rennes, Paris.

(2) Dr Armaingaud, ancien secrétaire de M. Littré.



CONCLUSION

Au début de cette étude, nous avons entrepris de faire exposer et raconter par E. Littré et par ceux qui l'ont connu — autant que cela était possible — sa vie toute de travail et de réflexion, l'histoire de ses labeurs presque infinis, l'histoire intérieure et souvent dramatique de son esprit.

Nous avons essayé d'expliquer par des raisons médicales son désarroi en face des douleurs de la vie. Nous avons trouvé en lui le médecin d'Hippocrate. Rien ne manque : ni la science, ni la puissance d'affection et d'émotion.

Nourri aux mêmes sources du savoir que Laplace, Ampère, Henri Poincaré, dépassant, parfois sa philosophie positiviste, comme eux il a élevé son esprit vers les régions indistinctes où la science rejoint la philosophie, où l'émotion scientifique devient poésie.

Il a été le poète, plus triste que résigné, de sa philosophie.

Vu : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

VU, BON A IMPRIMER :
Le Président,
J. SABRAZES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 21 mars 1933.
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.



BIBLIOGRAPHIE

- ADAM (Mme). — Mes premières armes politiques et littéraires. Paris, Lemerre, 1904.
- ARMAINGAUD (Dr). — Quelques mots de souvenirs sur Littré. *Bulletin de l'Académie de médecine*, 23 juin 1931.
- CABANÈS (Dr). — *Bulletin de l'Académie de médecine* 1920, p. 241-244.
- CABANÈS (Dr). — *La Chronique médicale*, 1894-1895, p. 16.
- CARO. — Emile Littré. *Revue des Deux-mondes*, 1^{er} avril 1882 et 1^{er} mai 1882.
- CARO. — La poésie scientifique au xix^e siècle. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} oct. 1878.
- CHEREAU (Achille). — Le Parnasse médical français. Dictionnaire des médecins poètes de la France. Paris, Delahaye, 1874.
- Chronique médicale*. — Littré, éditeur d'Hippocrate, juin 1931.
- CITOLEUXMART. — La poésie philosophique au xix^e siècle. Thèse pour le doctorat ès lettres, Paris, 1919.
- Correspondant (Le)*. — 10 et 15 septembre 1925).
- DAREMBERG. — L'œuvre médicale de E. Littré. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} août 1882.
- DAREMBERG. — Etude sur Littré. Le livre du centenaire du *Journal des Débats*.
- FLEURY (DE). — *Eloge de Littré. Bulletin de l'Académie de médecine*, 1919, p. 433-458.
- HÜGEL (F. VON). — Essays and adresses on the philosophy of religion. Londres, 1921 (A. Loisy, in *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, 1922, p. 135).

Gazette des hôpitaux. — 1881, p. 511.

LÉVY-BRÜHL. — Le centenaire d'A. Comtè. *Revue des Deux-Mondes*,
15 janv. 1898.

LITTRÉ (E.). — Des grandes épidémies. *Revue des Deux-Mondes*,
15 janv. 1836.

— Monsieur Ampère. *Revue des Deux-Mondes*, 15 janv. 1837.

— De la physiologie. Ses progrès. *Revue des Deux-Mondes*,
15 avril 1846.

— La poésie homérique et l'ancienne poésie française. *Revue
des Deux-Mondes*, 1^{er} juill. 1847.

— Du développement historique de la logique. *Revue des Deux-
Mondes*, 1^{er} avril 1849.

— Les étoiles filantes. *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1852.

— De la poésie épique à l'époque féodale. *Revue des Deux-
Mondes*, 1^{er} juill. 1854.

— Nouvelle exégèse de Shakespeare. *Revue des Deux-Mondes*,
15 nov. 1860.

— Auguste Comte et Stuart Mill. *Revue des Deux-Mondes*,
15 août 1866.

— Médecine et médecins. Paris, 1872.

— Conservation, Révolution, Positivisme. 1^{re} éd. 1852.

— Œuvres complètes d'Hippocrate. T. I et suiv.

— Echos et glanures.

— Littérature et histoire.

— Préface du Dictionnaire de la langue française.

LOISY (A.). — Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre
temps. T. III, p. 412, 416, 418, Paris, Noury, 1931.

NOËL (Eugène). — Mémoires d'un imbécile. Préface de E. Littré,
Paris.

Presse médicale. — Paris 1919. Annexe, p. 1109-1113.

Progrès médical. — Paris, 1925, p. 559-663.

Revue universitaire. — Mars 1932.

Revue de philosophie positive. — Poésies de E. Littré, 1867.

Revue universitaire. — Mars 1932.

Revue d'histoire littéraire de la France. — Avril-juin 1930, p. 245.

- REGNAULT (D^r F.). — Programme de médecine inédit de Littré.
Revue moderne de médecine et de chirurgie, avril 1925.
- SAISSET (E.). — Auguste Comte et M. Littré. La philosophie positive.
Revue des Deux-Mondes, 15 juill. 1846.
- SHERER (E.). — Etudes sur la littérature contemporaine, t. III.
- SAINT BEUVE. — Notice sur M. Littré. Sa vie. Son œuvre. Perrin,
Paris, 1863.

